

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# FLEURANGE.

---

## L'ÉPREUVE

### XVI

(Suite.)

“ La princesse prie mademoiselle Gabrielle de descendre. ”

Ce message fut apporté à Fleurange par l'un des serviteurs de la princesse, dont la suite se composait d'un valet de chambre allemand, d'un courrier italien et d'une femme de chambre russe.

Cette femme de chambre, nommée Varinka, appartenait littéralement à la princesse, car elle était son esclave. Mais Varinka, adroite et intelligente comme le sont les Russes de sa classe, bien traitée par sa maîtresse, pour laquelle elle avait un fidèle attachement, et vêtue de sa défroque, n'attachait à sa situation aucune sorte d'idée humiliante. On l'appelait en français mademoiselle Barbe; en italien, *la signora Barbara*, et elle se rangeait elle-même et était comptée, en effet, au nombre des plus élégantes suivantes. Fort exigeante pour tout ce qui était au-dessus d'elle, et facilement jalouse de tous ceux qu'elle regardait comme ses égaux, elle avait d'abord voulu mettre à ce rang la nouvelle demoiselle de compagnie de la princesse; mais, sans même le remarquer, Fleurange avait su prendre la place qui lui appartenait et forcer mademoiselle Barbe à garder vis-à-vis d'elle une attitude respectueuse. Mademoiselle Barbe alors avait songé à la détester, mais après quelques observations attentives, elle eut assez d'esprit pour n'en rien faire. En

effet, tandis que l'activité de Fleurange lui épargnait une partie de sa besogne sans lui en imposer aucune (car la jeune fille ne réclamait jamais pour elle-même le secours de personne), son influence s'exerçait d'une manière dont tout le monde profitait autant qu'elle. Lorsque la princesse sortait de ses crises où le malaise physique annulait tout d'un coup ce bien être dont elle s'entourait avec tant de luxe, de soins et de recherche, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de ses maux, de leur durée, de leur origine, de leur guérison probable ou improbable ; et sous l'empire de cette préoccupation, son humeur devenait fantasque, inégale, et elle était impossible à satisfaire. Personne jusqu'à ce jour n'y avait réussi aussi bien que Fleurange ; en sorte que mademoiselle Barbe s'était dit : " Au fait, la fatigue est pour elle, l'avantage de la bonne humeur de madame est pour nous tous ; " et ce simple raisonnement l'avait décidée à vivre en paix avec la nouvelle venue, tout en tirant le meilleur parti possible du naturel accommodant qu'elle avait remarqué en elle. Fleurange s'était ainsi donné, dans cette ennemie désarmée à son insu, une alliée et presque une amie.

Pour tout dire, le message de la princesse, qui était venue mettre un terme à l'agréable rêverie de la jeune fille, provenait tout simplement de mademoiselle Barbe, laquelle ayant été avertie par le courrier qu'il faisait sur le pont un temps admirable, avait éprouvé le désir d'aller faire, elle-même, une promenade au clair de lune, et avait, dans ce but, envoyé ce même courrier chercher Fleurange, comme il a été dit. Elle était persuadée que mademoiselle Gabrielle descendrait sur-le-champ sans faire de difficultés ni de questions. C'était là un de ses mérites aux yeux de cette sagace suivante. " Elle ne se mêle que de ce qui la regarde, cette jeune fille ; il faut avouer que c'est fort agréable. "

Fleurange, en effet, ainsi qu'elle l'avait prévu, quitta sans résistance la place qu'elle s'était choisie au grand air, et descendit dans la cabine des dames, dont la princesse avait l'exclusive possession. Elle trouva la malade endormie ; néanmoins elle prit tranquillement sa place auprès d'elle, sans s'informer de l'exactitude du message qu'elle venait de recevoir, et, jetant le manteau dont elle était couverte.

— Tenez, Barbe, dit-elle, prenez cela si vous voulez, et allez respirer l'air ; il fait si beau temps là-haut !

C'était par cette gracieuse bonne humeur qu'elle avait fait la conquête difficile et ignorée de celle qui devait être son ennemie naturelle, et plus que toutes les qualités dont elle était douée, c'était celle-là dont le charme agissait le plus puissamment sur la prin-

cesse et transformait en quelque chose de plus durable et de meilleur l'un de ces vifs engouements, auxquels (comme la plupart des femmes de son pays) elle était sujette.

La princesse Catherine était étendue sur un canapé, la tête appuyée sur de nombreux coussins, les pieds enveloppés d'un magnifique châle de cachemire. Malgré la maladie, malgré l'âge, qui avaient altéré le contour de son visage et celui de sa taille, la beauté et la grâce n'avaient point disparu sans laisser dans toute sa personne cette trace beaucoup moins passagère que la beauté elle-même.

Fleurange, regardant en ce moment son visage éclairé par la lampe suspendue au plafond, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de ce front, le caractère et en même temps la finesse, encore remarquable de ce profil. Tout à coup, tandis qu'elle la contemplait ainsi, avec plus d'attention qu'elle ne l'avait jamais fait, il lui sembla que ces traits réveillaient dans sa mémoire un indistinct souvenir... mais, avant qu'elle pût saisir la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, la princesse ouvrit les yeux.

En voyant Fleurange près d'elle, elle sourit et lui tendit sa belle-main.

— Vous voilà, Gabrielle, dit-elle ; tant mieux !

— On m'avait dit que vous me demandiez.

— Non, mais je suis bien aise que vous soyez là.

Fleurange s'inclina, et baisa la main qu'elle tenait dans la sienne. Jamais elle n'avait encore eu un mouvement de si tendre expansion.

La princesse en sembla touchée. Sans rien dire, elle lui serra la main en retour. Puis elle se rendormit, tandis que Fleurange demeurait les yeux fixés sur elle. Elle resta longtemps à cette place ; puis enfin, elle alla se jeter, à son tour, sur un canapé, à l'autre bout de la cabine, pour y passer le petit nombre d'heures qui devait s'écouler encore avant leur arrivée à Livourne au point du jour.

A une époque qui précédait de beaucoup celle des chemins de fer, la route de Livourne à Florence, longue et poudreuse, n'était pas toujours franchie en un jour, et nos voyageurs, en effet, s'arrêtèrent à Pise pour y passer la nuit. La princesse blasée depuis longtemps sur l'intérêt des lieux qu'elle traversait, n'avait qu'une seule pensée celle de se reposer, et, une fois reposée, celle de se remettre en route. Mais pour Fleurange, il en était tout autrement. Pise était le lieu de sa naissance. C'était à Pise que reposait la mère qu'elle n'avait jamais connue. C'était là que plus tard son père l'avait ramenée pendant les seuls jours heureux passés avec

lui. Que de vicissitudes sa jeune vie avait déjà subies depuis lors! que de peines et de joies éprouvées! que de liens formés et brisés, et quel intérêt avait déjà pour elle le passé, à un âge où d'autres ne songent encore qu'à l'avenir! Dès l'aube, bien longtemps avant le réveil de la princesse, Fleurange avait été s'agenouiller sur le tombeau de sa mère. Elle s'était ensuite dirigée vers le Campo Santo et en avait fait lentement le tour. De tous les lieux visités avec son père, c'était celui dont elle avait conservé l'impression la plus vive. Les peintures du Campo Santo sont cependant comme un poème, impossible à comprendre si l'on ignore la langue dans laquelle il est écrit. Mais cette langue, son père la lui avait apprise, et plus tard, ceux dont elle avait été entourée chez son oncle ne la lui avaient point laissé oublier. Cela lui rappela que son cousin, sans avoir jamais visité ce lieu, en connaissait toutes les peintures aussi bien qu'elle-même. " Comme il eût bien su jouir de toute cette beauté de la nature et des arts, et de tout cet intérêt de l'histoire, " pensa-t-elle, " comme il eût aimé l'Italie, ce pauvre Clément! "

Elle aurait pu ajouter que, comme beaucoup d'Allemands, il l'aimait déjà et la connaissait sans jamais l'avoir vue, " *cette terre où fleurissent les citronniers,* " objets pour eux d'une passion profonde et séculaire! passion fatale tant qu'ils voulurent la satisfaire par la violence, et posséder à tout prix cette terre trop aimée, mais destinée à devenir réciproque et féconde, lorsque l'union forcée et détestée serait brisée, et ferait place à une alliance volontaire et acceptée.

Fleurange en quittant le Campo Santo était entrée dans l'église, dans cette merveilleuse cathédrale de Pise, qu'on ne peut comparer à aucune autre, car, s'il en est de plus belles, on en doute ou bien on l'oublie lorsque l'on s'y trouve. Fleurange y attendit la messe, puis elle demeura longtemps à genoux, priant, pensant à tous ceux qu'elle aimait, et regardant autour d'elle, tout cela sans se distraire. Ceci paraîtra étrange à ceux qui veulent enchaîner à une forme étroite et rigide l'élan de l'âme vers Dieu. Il est certain cependant, que, pour un cœur simple et bien préparé, la bonne volonté, l'amour plus vif de l'éternelle bonté, les résolutions si justement nommées les *fermes propos* du bien, tous ces fruits enfin de la prière, naissent souvent de ce qui ne semble pas naturellement destiné à les produire. En effet, dans ces lieux où la religion et les arts se donnent la main, et où l'inspiration qui a guidé le peintre et l'architecte est la même qui conduit le fidèle au pied de l'autel, il arrive qu'un regard jeté sur un fresque ou sur un tableau

aide l'âme, mieux qu'une prédication, à prendre son élan, et à accomplir l'acte même pour lequel elle est prosternée devant Dieu.

Ainsi donc Fleurange, agenouillée par terre, tenant entre ses mains son livre fermé, regardait et priait. Parmi les pensées flottantes dans son esprit, il en était une qui, plus que les autres, semblait d'accord avec ce qui frappait ses regards ; c'était celle du cloître de Santa Maria, et de la première amie de son enfance, dont les traits lui apparaissaient en ce moment comme une des images saintes dont elle était entourée. Elle se retrouvait sous le même ciel, assez rapprochée d'elle pour pouvoir la revoir peut-être. A cette pensée, ses yeux se mouillèrent de larmes, et ce souvenir d'enfance sembla bientôt dominer tous les autres et rendre sa prière plus fervente et plus recueillie.

Douce et sainte mère Madeleine !...peut-être à cette même heure parliez-vous à Dieu de l'enfant qui vous était demeurée si chère ; peut-être, de loin, secondiez-vous sa prière, en rendiez-vous plus efficace par la vôtre, ces paroles de chaque jour prononcées par Fleurange avant de quitter l'église : " Notre Père... ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. "

## XVII

Pour la première fois depuis sa maladie, la princesse sortait enfin de sa langueur et reprenait la faculté de parler d'autre chose que d'elle même. Pendant les dernières heures de leur voyage, Fleurange s'aperçut qu'elle savait causer, et que l'indifférence qu'elle manifestait parfois pour ce qui semblait à sa compagne le plus digne d'intérêt, n'était point de l'ignorance, mais une simple préférence pour autre chose. Elle aimait, comme un autre, les monuments, les galeries, les belles églises, les collections rares ; seulement elle aimait mieux encore les boutiques où l'on peut se procurer quelques parcelles des richesses qu'elle admirait, mais qu'elle aimait surtout à faire admirer *chez elle*. Elle jouissait de l'éclat du ciel de l'Italie et du bien-être de son doux climat, que sa santé l'obligeait à venir chercher de si loin, mais si ces avantages n'eussent été accompagnés de celui d'habiter un palais somptueux et d'y vivre entourée d'une société nombreuse et élégante, elle eût regardé son expatriation comme un exil et l'eût trouvé faiblement adouci par toutes les merveilles de la nature et des arts dont elle était entourée.

Enfin on arriva au terme du voyage. La princesse Catherine mit pied à terre au bas du magnifique escalier de son palais, et le plaisir

de se retrouver chez elle fit disparaître, comme par enchantement, les dernières traces de sa récente maladie.

De nombreux serviteurs débarassèrent Fleurange du soin de s'occuper du bagage flottant dont la princesse encombra sa voiture, et elle monta rapidement, à la suite de sa protectrice, les larges marches de marbre blanc qui conduisaient au premier étage.

Là, un vaste vestibule, orné de statues, servait d'entrée à un appartement dont la splendeur surprit les yeux de la jeune fille. Elle avait sans doute, jadis, parcouru en Italie plus d'un palais dont elle retrouvait ici les proportions grandioses, les fresques, les plafonds richement peints et dorés, mais jamais elle n'avait rien vu de comparable au luxe des ameublements et à la richesse qu'elle remarqua dans chacune des pièces de longue enfilade que la princesse traversa pour parvenir jusqu'à un dernier salon, où enfin elle s'arrêta. Ce salon, plus petit que les autres, donnait, ainsi que celui qui le précédait, sur une vaste terrasse couverte, dont la voûte était peinte à fresque, mais qui, remplie de fleurs, de plantes rares, et en même temps de sièges de toutes formes et de toutes dimensions, ressemblait à la fois à un jardin abrité du soleil et à une succursale de la pièce élégante où elles venaient d'entrer, et qui était le salon particulier de la princesse.

Une table, couverte de fruits, de gâteaux et de glaces, était préparée au milieu de la chambre.

La princesse se jeta sur une chaise longue.

— Nous dînons tard, dit-elle, donnez moi un biscuit et une glace, et mangez-en vous-même ; mais, auparavant, ôtez votre chapeau ; déposez votre sac ; reposez-vous, enfin ; car il fait encore terriblement chaud, dans ce plein midi.

Fleurange lui obéit : elle la servit, et fit ensuite elle-même très-volontiers le léger repas, que la chaleur de la journée rendait en effet fort acceptable.

Tandis qu'elle prenait sa glace, debout, la princesse décachetait les billets et les lettres amoncelés sur une petite table auprès d'elle.

Elle lut d'abord ses billets.

— Allons ! il y a plus de monde ici que je ne m'y attendais en cette saison, tant mieux ! Voyons mes cartes.

Elle lut une série de noms de tous les pays du monde, en les accompagnant de divers commentaires dont on aurait pu conclure que ce monde qu'elle était si satisfaite de revoir, se composait de gens qui lui étaient tous parfaitement indifférents. Elle en vint ensuite aux lettres :

— Ah !... enfin s'écria-t-elle en déchirant une large enveloppe. Voyons, voyons la date... Allons je respire ! ... grâce au ciel, il y est encore !

Elle lut environ une page de cette lettre ; tout d'un coup elle s'écria :

— Avant un mois ! quoi ! avant un mois !

Puis elle acheva sa lecture en silence et demeura ensuite longtemps sans parler, l'air pensif et soucieux.

— Ah ! Gabrielle, vous êtes là encore ? dit-elle en sortant de sa rêverie, pardon.

Elle sonna.

— Je vais vous faire conduire dans votre chambre. Je vous conseille d'aller vous reposer. Je vais en faire autant. Nous nous verrons à sept heures. C'est l'heure de mon dîner ; je n'attends à peu près personne aujourd'hui et je dînerai en robe de chambre.

Fleurange, ainsi congédiée, suivit avec empressement le valet de chambre qui avait paru au coup de sonnette, et il la conduisit à travers les salons, le vestibule, et par le grand escalier jusqu'au second étage, où se trouvait sa chambre. Là il la quitta avec un salut respectueux, après lui avoir fait remarquer un corridor par lequel elle pouvait communiquer avec sa maîtresse sans traverser le grand appartement.

La chambre où elle venait d'être introduite était belle et spacieuse. Elle semblait pourtant plutôt ornée que meublée, car ses dimensions, ses peintures et ses dorures eussent permis à un ameublement beaucoup plus considérable et plus riche d'y trouver sa place. Mais telle qu'elle était, elle parut à la jeune fille d'un aspect agréable. La grande et haute fenêtre établie dans une profonde embrasure, laissait pénétrer des flots de lumière, mais elle n'eût point offert une autre vue que celle du ciel, si trois marches de pierres ne l'eussent rendue facilement accessible. Du haut de ces marches en effet, l'œil plongeait sur la cour intérieure du palais. Cette cour avait l'aspect d'un cloître, entourée de colonnes ; une eau limpide jaillissait d'une fontaine de marbre blanc placée au milieu d'un tapis de gazon et entourée de lauriers roses. Des oiseaux gazouillaient dans une grande volière. Il y avait dans tout l'ensemble de cette vue gracieuse et paisible, couronnée par la voûte du ciel azur, quelque chose qui invitait singulièrement au repos et à la rêverie, et Fleurange demeura, en effet, au sommet de ces marches, assise sur un petit banc de pierre, pratiqué dans cette même embrasure, sans songer à en bouger, et laissant ses pensées errer, comme cela lui arrivait souvent dans de vagues espaces, jusqu'au moment où l'apparition d'un serviteur apportant sa malle



vint l'avertir de redescendre de ces hauteurs de toutes sortes, pour procéder à la tâche fort prosaïque de déballer et de ranger ses effets. Lorsqu'elle voulut se mettre à l'œuvre, elle s'aperçut qu'elle avait oublié son sac dans le salon. Son sac contenait ses clefs. Force lui fut donc de les aller chercher, et elle prit pour cela le chemin le plus court, qui lui avait été désigné, et qui la conduisit directement dans le petit salon de la princesse. Mais, au lieu de revenir par le même chemin, elle ne put résister au désir de revoir encore une fois seule et à loisir le somptueux appartement qu'elle n'avait fait que traverser. Elle se mit à en parcourir lentement la longue enfilade, admirant, chemin faisant, avec un mélange de curiosité enfantine et d'appréciation innée du beau, tous les objets qui s'y trouvaient rassemblés avec une profusion inouïe. Mais, en dépit d'un goût exquis, il était impossible de ne pas remarquer partout une ostentation qui, par contraste, réveilla vivement dans la mémoire de Fleurange le souvenir de la vieille maison. La chère vieille maison ! où la simplicité s'alliait si bien à la magnificence des arts ; où tout ce qui charmait les yeux semblait s'adresser à l'âme, et inviter au travail, à l'étude, à la sérénité, et à la paix, tandis qu'ici ce qui pénétrait dans l'âme par les yeux, c'étaient la dissipation, la mollesse et l'orgueil.

Cette comparaison rendit Fleurange mélancolique. Elle cessa de regarder avec intérêt ce qui l'entourait, et elle allait regagner sa chambre par le grand escalier, sans poursuivre plus longtemps son exploration, lorsqu'en traversant le vestibule, une grande porte, entr'ouverte en face d'elle, attira son attention, et elle céda à la curiosité de jeter encore un regard dans cette dernière pièce. Elle poussa la porte et entra dans une chambre non moins vaste que les autres, mais qui ressemblait plutôt à un cabinet d'études qu'à un salon. Les volets à demi fermés laissaient entrevoir le cuir de Hongrie dont étaient revêtus les murs, ainsi que les bibliothèques d'ébène placées à l'entour. Des meubles symétriquement rangés et couverts de housses, des tables sur lesquelles des livres étaient placés dans cet ordre parfait qui indique qu'aucune main n'y a touché depuis longtemps ; tout manifestait que cette chambre était inhabitée, et n'avait point, comme les autres, été préparée pour le retour de la maîtresse de la maison. Il y régnait cependant un certain air de studieux repos, qui était plus conforme au goût véritable de Fleurange que toute la magnificence qu'elle venait de passer en revue. Elle fit donc quelques pas en avant, regarda autour d'elle, et pour mieux voir les objets qu'elle distinguait à peine dans le demi-jour, elle s'approcha de l'une des fenêtres et se hasarda à en ouvrir entièrement les volets. Cette vive lumière, entrant subitement

dans la chambre assombrie, lui fit apercevoir un tableau placé en face d'elle, qu'elle n'avait point remarqué jusque-là. Elle y jeta les yeux et... ce qu'elle ressentit n'est pas facile à décrire !... Elle n'eût pas elle-même trouvé de parole pour exprimer l'excès de sa surprise et l'émotion violente qui la fit pâlir, rougir, chanceler... Ce tableau qu'elle revoyait ainsi tout d'un coup devant elle c'était celui qui avait joué un rôle si important dans sa vie. C'était le dernier tableau de son père ; c'était, en un mot, cette Cordelia pour laquelle elle avait posé un jour, et que, depuis ce jour-là, elle n'avait jamais entendue nommer sans trouble !

Elle fut pendant quelques instants envahie par un flots de pensées. Ces pensées, quelques mois auparavant, elle les avait toutes bannies par un soudain effort. Mais comment s'étonner maintenant de leur involontaire réveil ? Comment ne pas excuser la vive curiosité qui s'empara d'elle, et son impatience d'apprendre comment ce tableau se trouvait là, et dans qu'elle lieu elle se trouvait elle-même ?... Elle comprit qu'elle le saurait bientôt, et, le cœur battant encore, elle referma les volets et sortit doucement de la chambre où elle venait d'avoir cette sorte d'apparition imprévue.

Elle avait déjà traversé le vestibule et était au pied du large escalier, lorsqu'elle rencontra mademoiselle Barbe fort affairée, et dans cet état de fatigue, voisin de la mauvaise humeur, qui, un jour d'arrivée ou de départ, se manifeste (non tout à fait sans raison) chez ceux sur qui repose principalement le poids des paquets à faire et à défaire.

Fleurange l'arrêta néanmoins : elle était décidée à chercher un éclaircissement à la première rencontre.

— Barbe, lui dit-elle, je viens de parcourir tout l'appartement.

Ce mot lui valut un sourire. La splendeur du palais de sa maîtresse était une des choses dont Barbe aimait à s'énergueillir.

— Nous sommes bien logées, n'est-il pas vrai ? dit-elle d'un air satisfait.

— Oui, très-bien. Ce palais appartient en entier à la princesse, n'est-ce pas ?

— Oui, assurément, de la cave au grenier.

— Et elle l'habite toute seule ?

— Sans doute, seule, avec M. le comte ?...

— M. le comte ?...

— Oui, son fils, qui demeure toujours avec elle, quand il est ici. Là, tenez, dans cet appartement dit-elle en désignant la porte que Fleurange venait de fermer.

— Son fils ? Et vous l'appellez ?

— M. le comte Georges de Walden.

— Le comte Georges de Walden? répéta Fleurange, comme si elle eût parlé en rêve.

— Eh! oui, c'était le nom du premier mari de la princesse. Ne le saviez-vous pas?

— Non, je l'ignorais.

— Il est mort jeune, celui-là. Madame aussi était jeune alors. Elle l'a regretté longtemps, et puis elle s'est remariée; mais elle n'a pas eu d'autres enfants. Le prince est mort aussi, lui, mais...

En ce moment un domestique parut, portant une brassée de paquets, petits et grands, dont un lui échappa des mains. Barbe alors quitta précipitamment Fleurange, pour aller soulager sa fatigue en adressant au maladroît, plus fatigué qu'elle-même, une verte réprimande.

## XVIII

Fleurange avait repris sa place au haut des trois marches de sa fenêtre, et de là regardait, comme auparavant, la cour abritée et paisible. Mais quel changement survenu en elle-même depuis qu'elle l'avait quittée une demi-heure auparavant! Quel contraste entre cette tranquillité, qui semblait alors si bien d'accord avec ses calmes pensées, et l'agitation dans laquelle elle était maintenant! Elle s'efforça de se calmer, mais pendant quelques instants elle n'y put parvenir. Cette émotion causée par la découverte inouïe qu'elle venait de faire, était-ce joie, surprise, peine ou peur? Elle ne pouvait clairement le discerner; mais c'était un mélange de toutes ces diverses sensations, et elle se laissa ainsi balloter pendant quelque temps par un tourbillon de pensées contradictoires. Enfin peu à peu elles devinrent plus claires et plus distinctes. Fleurange se rappela le jour où, pour la dernière fois, elle avait entendu nommer le comte Georges, et elle se souvint de la résolution qu'elle avait prise ce jour-là.

Cette résolution elle l'avait maintenue avec facilité, grâce à tous les événements qui étaient venus depuis l'absorber et la distraire. Il lui faudrait désormais y demeurer fidèle dans une position nouvelle, et même contraire à celle où elle se trouvait alors. Il ne s'agissait plus maintenant, en effet, d'oublier jusqu'au nom du comte Georges, puisqu'elle allait sans doute le voir, le connaître, habiter sous le même toit que lui. Mais ce qu'il s'agissait d'oublier moins que jamais, c'était qu'il ne serait pas plus rapproché d'elle, lorsqu'il serait là, devant ses yeux, sous le toit de sa mère, que lorsqu'il habitait pour elle le monde des chimères. Cela pourrait être fort difficile peut-

être ; mais ce serait là évidemment la nouvelle tâche vis-à-vis d'elle-même. Ce point reconnu, tout se simplifiait pour elle.

La douce main qui avait guidé son enfance n'avait point cherché à éteindre les qualités exquises, bien que dangereuses, dont elle était douée. Elle n'avait altéré ni la vivacité de son imagination, ni l'ardente tendresse de son cœur, ni la tendance parfois exaltée de ses sentiments. Ces dons précieux, la mère Madeleine ne les croyait redoutables que dans l'absence de deux autres qualités cultivées par elle chez Fleurange avec un soin comparable à celui qui, dans une sphère inférieure, s'applique au développement de la voix humaine, et la transforme en un instrument puissant, harmonieux, presque céleste. Quelque belle en effet que puisse être une voix, on ne peut pas chanter, si l'on ne possède la parfaite justesse du son et la force de respiration nécessaire pour la soutenir longtemps dans toute sa pureté, et sans défaillir jamais. L'harmonie divine des facultés humaines dépend ainsi de la parfaite justesse du son que rend dans l'âme le mot *devoir*, et de la force du caractère qui le saisit et le soutient sans hésitation et sans défaillance. C'étaient là les deux qualités qui dominaient toutes celles que possédait Fleurange, et qui jusqu'à ce jour l'avaient préservée des dangers auxquels l'eussent exposée les autres.

Près de deux heures s'étaient écoulées : l'ombre des colonnes s'allongeait sous le portique ; l'étoile du soir, messagère pour Fleurange de bonnes pensées, se levait pure et brillante dans le ciel sans nuages, et venait de lui inspirer sa prière accoutumée, lorsque l'heure sonna et rappela brusquement la jeune fille à elle-même. Elle ouvrit alors avec précipitation sa malle, s'habilla à la hâte, et entra dans le salon au moment où la princesse Catherine y paraissait elle-même.

Fleurange était vêtue d'une simple robe de soie noire. Elle eût été embarrassée de faire une toilette plus élégante ; mais en aucun cas elle n'y eût songé ce jour-là, après l'intention que lui avait annoncée sa protectrice de dîner en robe de chambre. Elle fut donc un peu surprise en voyant que le vêtement désigné ainsi était une robe flottante de cachemire blanc, richement brodé en or. La coiffure de la princesse était aussi un tissu d'or et de dentelles, et elle portait au cou six rangs de magnifiques perles qui tombaient jusque sur son corsage. Mais ce qui surprit et déconcerta davantage la jeune fille, ce fut un regard mécontent jeté sur elle par la princesse, dès qu'elle parut. C'était la première fois que l'accueil bienveillant et affectueux auquel elle était habituée lui faisait défaut.

Ce n'était pas néanmoins le moment de donner des explications ou d'en recevoir, car la princesse n'était point seule : deux ou trois personnages étaient présents, dont Fleurange apprit les noms plus tard.

L'un était un vieux savant, nommé don Pomponio ; l'autre un jeune artiste, il signor Livio ; enfin le marquis Trombelli, qui passait pour fort ennuyeux. A dire le vrai, ils occupaient un rang inférieur parmi les habitués du palais ; mais ils préservaient la maîtresse de la maison du déplaisir de voir s'épanouir dans le désert les produits de l'art de son cuisinier, aussi bien que du danger de dîner sans un nombre suffisant de convives, dans une vaste salle à manger où le tête-à-tête avec Fleurange lui eût paru tout à fait insuffisant. Elle n'était cependant pas, en général indifférente à la qualité de ceux qu'elle recevait dans son salon. Mais quant à ses convives, elle attachait presque autant de prix à leur nombre qu'à leur valeur, et n'exigeait d'eux que le facile talent de manger avec connaissance de cause les mets exquis qui étaient placés devant eux.

Malgré la simplicité singulière de sa mise, Fleurange ne passa point cependant inaperçue. Le savant parla un peu plus que de coutume, dans le dessein de l'éblouir ; le marquis la lorgna à diverses reprises ; le jeune artiste hasarda quelques paroles qui ressemblaient à des compliments ; mais comme elle ne répondait que par des monosyllabes, la conversation languissait, la soirée se traînait, et la princesse avait déjà bâillé plus d'une fois, lorsqu'elle se réveilla tout à coup et fit une exclamation joyeuse en attendant annoncer : Le marquis Adelardi !

Celui qui parut alors était un homme d'environ quarante ans. Fleurange apprit plus tard qu'il était Milanais ; mais elle s'aperçut sur-le-champ que c'était un de ces hommes qui cause bien de tout, qui savent intéresser au sujet dont ils parlent, que se soit un commerce de société, une nouvelle politique ou une question sociale et littéraire, et n'ayant d'autre défaut que celui de traiter tous ces sujets avec une importance égale, comme si tous lui semblaient d'un égal intérêt. En un instant l'atmosphère du salon fut transformée. Le marquis Adelardi n'était pas là depuis un quart d'heure, qu'il avait trouvé moyen d'exploiter les éléments médiocres dont le cercle était composé, en faisant causer chacun de ce qu'il savait le mieux, passant de la politique à l'histoire, de la science aux arts, et se montrant capable de bien parler de tout, si non de tout approfondir.

Fleurange, tout en travaillant en silence, s'amusait de cette conversation ; mais l'intérêt qu'elle y prenait redoubla, changea de nature, lorsque le nouveau venu, se rapprochant du fauteuil de la princesse, lui dit :

— Et notre Georges, quand le reverrons-nous ?

La princesse répondit d'un accent à moitié satisfait, à moitié soucieux :

— Nous allons le revoir bientôt ; car la lettre que j'ai reçue de

lui, ce matin, de Petersbourg, m'annonce son retour pour la fin de ce mois.

— Tant mieux ! Il me manque partout et pour tout ici.

— Et à moi aussi assurément, vous le pensez bien, dit la princesse en jouant avec son collier de perles d'un air pensif. Néanmoins, Adelardi, vous savez aussi bien que moi qu'il eût mieux fait de rester où il était jusqu'à la fin de l'année.

— Tenez, ma chère princesse renoncez-y ; renoncez, croyez-moi à faire de Georges un courtisan.

— Il ne s'agit pas seulement de cela...

— Ah ! je comprends. Vous pensiez que la belle Vera...

Ici le comte s'inclina vers la princesse, et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Fleurange entendit seulement ceux-ci : *"Et vous savez que c'est tout ce que je désire."*

C'était la princesse qui venait de parler.

— Et lui ? dit le comte.

— Lui !... Vous le connaissez bien.

— Mais c'est précisément pour cela que je ne l'aurais par cru insensible à des séductions telles que celles-là.

— Non, certes ; mais on ne peut jamais être sûr qu'il ne soit pas absorbé par quelque fantaisie impossible à prévoir. Je crois, au surplus, que si elle n'eût pas été à la cour...

Ici la princesse recommença à parler bas.

— Tranquillisez-vous. Avec le temps, il se laissera toucher.

— Je l'espère bien ; mais, en attendant, avouez qu'il eût mieux fait de ne pas revenir.

— Oui et non. Je ne suis pas sûr qu'il soit très-sage de l'exposer à se compromettre, comme il est toujours tenté de le faire.

La princesse devint très-sérieuse.

— A ce point de vue, dit-elle, vous avez raison, et il est certain qu'il m'effraye souvent. Mais je pense qu'il deviendrait plus prudent s'il était obligé de l'être. C'est une nécessité que l'on finit par comprendre en vivant en Russie.

La conversation se poursuivit quelque temps à voix basse ; puis la princesse ayant déclaré qu'elle était fatiguée, on fit exception à la règle, qui était chez elle de veiller fort tard, et chacun se retira.

Au moment où Fleurange allait en faire autant, la princesse l'arrêta et lui demanda sérieusement compte de la simplicité de sa toilette.

— Je tiens, dit-elle, à une mise élégante chez la personne qui doit, en quelque sorte, m'aider à faire les honneurs de mon salon... et je la paye en conséquence, ajouta-t-elle avec cette absence de délica-

tesse que l'on remarque parfois, même chez des femmes bien élevées, vis-à-vis de celles qui vivent dans leur dépendance.

Ce n'était pas un défaut souvent apparent chez la princesse ; mais ce côté de sa nature se dévoilait dans la mauvaise humeur.

Fleurange rougit.

— Princesse, dit-elle, je vous demande pardon, mais je ne puis vous complaire... Je ne le puis, répéta-t-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de grosses larmes.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

Fleurange hésita un moment ; mais bientôt, obéissant à son impulsion habituellement simple et franche, elle raconta tout ce que la princesse avait ignoré jusque-là : la ruine de sa famille et le motif qui l'avait décidée à accepter auprès d'elle la place qu'elle occupait maintenant.

— S'il me faut dépenser pour me parer, l'argent que je reçois de vous, s'il ne m'est permis d'aider mes parents qu'au risque de vous déplaire, alors... alors...

Et sa voix devint tremblante.

— Hélas ! madame, il me faudrait chercher ailleurs le moyen de...

La princesse ne la laissa pas achever.

L'accent de la jeune fille, tandis qu'elle faisait son simple récit, avait fait succéder l'attendrissement au mécontentement, et le résultat de cette petite scène fut la permission accordée à Fleurange de disposer à son gré, non-seulement d'une partie, mais de la totalité de ses appointements, à une seule condition, sur laquelle la princesse insista et à laquelle Fleurange fut enfin forcée de consentir. Cette condition était que désormais la princesse se chargerait, et se chargerait seule, de la toilette et de la parure de sa jeune compagne.

Dès le lendemain, en effet, Fleurange fut pourvue avec profusion de tout ce qui pouvait contenter la bizarre exigence de sa protectrice et en même temps satisfaire sa générosité vivement stimulée par l'intérêt nouveau que lui inspirait l'histoire dont jusque-là elle ne s'était nullement informée. Fleurange se soumit avec un mélange de reconnaissance et de répugnance, et en cherchant à concilier le plus possible la simplicité qui était dans ses goûts, avec l'élégance, qui était dans ceux de sa maîtresse. Il en résulta néanmoins que, lorsqu'elle parut pour la première fois en public, l'effet qu'elle produisit fut tel, qu'il alla au delà de ce qu'avait prévu celle qui semblait avoir attaché tant de prix à rehausser sa beauté.

L'élégance et le luxe entraient en effet dans les conditions nécessaires à l'existence de la princesse Catherine, et, de même qu'un meuble ou tenture de quelque simplicité eussent été remarqués

comme disparate dans son appartement, de même la simple robe de soie noire de Fleurange aurait nui à l'harmonie générale, et elle avait tenu à corriger cette tache qui lui semblait troubler l'effet de l'ensemble. Mais il ne lui eût nullement convenu, toutefois, que Fleurange cessât d'occuper près d'elle cette position de protégée qui plaisait à son orgueil au moins autant qu'à son bon cœur. Si donc les hommages qui, à la première apparition de la jeune fille, étaient venus au-devant d'elle avec un empressement un peu trop marqué eussent été recherchés ou seulement agréés par elle, l'humeur de la princesse s'en fut sans doute promptement ressentie ; mais la fierté modeste du maintien de Fleurange eût bientôt écarté d'elle cette admiration dont l'encens ne vient troubler la pureté et la dignité du cœur que lorsque la vanité lui en ouvre l'entrée.

Or Fleurange n'était point vaine ; c'était là un de ses charmes, et c'était en même temps l'une de ses sauve-gardes.

L'œil exercé de la princesse eut bientôt reconnu qu'elle pouvait demeurer sans craintes, et la faveur de Fleurange auprès d'elle s'en accrut et devint sans bornes. C'était, pour elle, être servie à souhait que d'avoir ajouté à son salon la parure d'une telle beauté sans en avoir à redouter les inconvénients ; de jouir elle-même du charme de la présence de Fleurange, de son activité et de mille petits talents qui la rendaient utile en toute rencontre, sans que rien vint jamais imposer à la princesse la nécessité d'une vigilance qui l'eût fort ennuyée et qu'elle aimait à sentir superflue. Elle pouvait maintenant être indolente à son aise. Fleurange écrivait ses billets, arrangeait ses fleurs, continuait les ouvrages commencés avec zèle, puis abandonnés, et montrés avec complaisance ensuite comme l'œuvre de ses mains, lorsque la jeune fille les avait terminés. Fleurange était là aussi pour lui dire, d'une voix harmonieuse et avec un talent qui, pour être naturel, n'en était que plus rare, tantôt des poésies italiennes ou allemandes, tantôt des articles de revues et de journaux ; puis, à l'heure des visites, empressée de disparaître, à moins que la princesse ne la fit demeurer ou rappeler près d'elle. Elle accomplissait ainsi, à son insu, en suivant simplement la voie qui lui semblait tracée, jusqu'aux moindres désirs de sa protectrice, et peut-être celle-ci lui savait-elle plus de gré encore du tact avec lequel elle savait deviner, que de la promptitude avec laquelle elle savait obéir.

En attendant, les jours s'écoulaient, et il y avait plus d'un mois de leur arrivé à Florence. Pendant ce temps, le nom du comte Georges, cent fois prononcé en sa présence, avait cessé de produire sur Fleurange l'effet qu'elle avait pris jadis la bonne résolution de combattre ; elle pensait même parfois en souriant que, lorsqu'enfin elle



le connaîtrait, elle serait sans doute fort étonnée d'avoir pu tant s'occuper de lui. " Les fantômes s'évanouissent toujours ainsi, dit-on, lorsqu'on les regarde de près et en face. "

C'était la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, un matin où elle se trouvait seule dans le petit salon. La princesse était sortie, et sa jeune compagne était demeurée assise à son métier pour y achever son ouvrage ; la pensée que nous venons de dire lui était suggérée par la nouvelle, reçue le matin, de l'arrivé certaine du comte Georges pour la fin de la semaine.

— Oui, la réalité fait évanouir les chimères, et il est fort probable, se dit-elle en poursuivant le cours de ses réflexions, que lorsque je le connaîtrai mieux...

Elle fut brusquement interrompue par le bruit de pas précipités dans le salon qui précédait celui où elle se trouvait. D'ordinaire, personne n'arrivait de ce côté sans être annoncé. Elle se leva à la hâte, avec surprise songeant selon son habitude à quitter la chambre, mais elle avait à peine fait un pas lorsqu'elle se trouva en face de celui qui entrait.

C'était lui. Oui, *lui !* le comte Georges !

Elle n'eut pas le temps de se rendre compte de ce qu'elle éprouvait. L'effet qu'elle produisit elle-même, la surprit, ou, pour mieux dire, l'effraya tellement, qu'elle demeura immobile, muette et saisie.

— Fleurange !... grand Dieu, est-ce possible !... est-ce vrai ? Fleurange ! Fleurange ! répétait, avec une émotion plus vive que celle de la joie, cette voix, gravée non moins que ces traits dans le souvenir de celle qui l'entendait.

Ce nom, le nom presque oublié de son enfance, prononcé ainsi ; cette main, qui serrait sa main comme celle d'un ami qu'on retrouve, mais avec un regard qui instinctivement fit retirer à Fleurange la sienne ; ces questions rapides, ces réponses émues, ces paroles vives, tendres, passionnées, tout dans cette rencontre fut prompt, ardent, menaçant comme l'éclair !

Mais, presque au même instant, la voiture se fit entendre et, avant que la princesse Catherine eût paru dans le salon, Fleurange avait regagné sa chambre, pâle et défaillante...

Tout ce qu'il y avait eu de déraisonnable et presque d'insensé dans ses pensées d'autrefois, tout ce qui, en apparence, était impossible, venait en un instant de se transformer en vérité soudaine, imprévue, dangereuse !

Que venait-elle d'entendre ? Quoi ! depuis un an il était poursuivi par son souvenir ; il avait essayé de le bannir ; mais il n'y avait point réussi ; et maintenant il était revenu décidé à tout tenter pour la

retrouver, pour revoir encore cette image sans cesse présente à sa pensée !

Oui, il venait de dire tout cela !... Et ce qu'elle avait entendu, c'était la contre-partie de ce qu'elle avait elle-même ressenti et combattu.

Pauvre Fleurange ! était-ce la joie qu'exprimait maintenant son visage pâle et troublé ? Était-ce le transport de l'orgueil ou celui de la tendresse qui faisait battre si péniblement son cœur ? Était-ce la félicité qui lui faisait verser ce torrent de larmes ?

Oh ! non : ces paroles douces à entendre lorsqu'il est permis de les écouter, ce bonheur d'être aimé quand on aime, qui compte parmi les plus grands de ce monde, ces mots si vite compris parce qu'ils expriment ce qu'on a soi-même si bien éprouvé ; tout ce qui parfois éclaire soudainement une vie comme la lumière du soleil, venait de tomber sur la sienne avec l'éclat, la rapidité, le danger de la foudre !

M<sup>me</sup> CRAVEN.

*(A continuer.)*

---

# LA DECOUVERTE DU CANADA.<sup>1</sup>

POÈME COURONNÉ PAR L'UNIVERSITÉ LAVAL.

## I

Les ténèbres du soir roulent sur l'Atlantique.  
Les vents mélodieux modulent un cantique  
Que répètent au loin d'innombrables échos :  
C'est le souffle de Dieu qui passe sur les flots.  
Candélabres brillants parsemés sur sa route,  
Les astres qui du ciel illuminent la voûte  
Font scintiller des mers la sombre immensité.  
Léviathan bondit à travers leur clarté ;  
Mille poissons dressant leurs nageoires flexibles  
Fendent en sauts légers ces abîmes paisibles.  
Le cormoran qu'allèche une proie à saisir  
Se berce sur les flots qui semblent l'endormir  
Et jettent un parfum dont la fraîcheur enivre.  
Dans son vol que la vue avec peine peut suivre  
Le folâtre alcyon les frôle mollement.  
On croit parfois au fond d'un vague éloignement  
Voir poindre à l'horizon d'assises en assises  
D'un rivage ébauché les formes indécises  
C'est une ville avec ses clochers, ses donjons,  
Ses dômes, ses palais découpés en festons  
Et le haut de ses toits élevés en estrade.  
C'est un escarpement qui se gonfle en arcade

1 Ce poème est publié à la demande des Directeurs de cette *Revue*, et avec la bienveillante permission de la Faculté des Arts de l'Université Laval.

Il y a plus de cinq ans qu'il dort dans mes cartons, parfaitement insoucieux de l'avenir ; et je l'offre au public avec tous ses défauts primitifs, avec toutes ses faiblesses de style, sauf toutefois une quinzaine de vers qui ont été retouchés.

Ainsi, il est bien entendu que je n'apporte pas ici un chef-d'œuvre. Ce n'est pas quand on a à peine quitté les bancs du collège qu'on produit des chef-d'œuvres ; et ma place est toute fixée dans la catégorie générale.—E. P.

En hérissant son front de rochers sourcilleux.  
C'est un nuage noir dont les plis onduleux  
Viennent voiler soudain ville, rochers, rivage  
Et dresser à leur tour leur uniforme image.

## II

Sur ces tableaux empreints de la grandeur de Dieu  
Qui pourrait promener un œil terne et sans feu ?  
Regarde ce spectacle, ô Muse Catholique !  
Esprit qui fait tomber ton souffle prophétique  
Dans le temple béni comme dans le foyer ;  
Toi dont le vol ardent vient souvent se ployer  
Au pied des monuments faits par la main de l'homme,  
Puis se perd dans l'espace où l'œil de l'astronome  
Entrevoit des milliers de mondes lumineux ;  
Harpe qui fait vibrer un chant religieux  
Dans la création sereine et pacifique,  
Et sait aussi jeter un chant patriotique  
Sur le trophée où brille un nom connu de tous ;  
Cantique harmonieux qu'on écoute à genoux !  
Muse, qui que tu sois sous ces divers symboles,  
Veux-tu rémémorer par tes saintes paroles  
Les souvenirs lointains de nos traditions ?  
Oh ! Veux-tu déverser tes limpides rayons  
Sur le premier feuillet de notre vieille histoire ?  
Veux-tu ressusciter la confuse mémoire  
De ces âges sereins, de ces jours glorieux  
Qu'ont immortalisés nos antiques aïeux ?

Au bord du firmament où neigent tant d'étoiles  
Regarde sur les mers briller trois blanches voiles  
Qui présentent leur aile au vent qui l'arrondit.  
De la brise du soir le souffle refroidi  
Fait osciller les mâts qu'un pavillon domine.  
Sur la poupe déserte une ombre se dessine ;  
Mais sous cette ombre il bat un cœur noble et serein ;  
Il est une âme en qui fermente un grand dessein.

## III

Vers quelles plages vont ces trois nef's ambulantes ?  
Vont-elles visiter les rives opulentes  
De quelque Babylone aux superbes remparts ?  
Vont-elles déployer leurs flottants étendards  
Sur les terres d'Égypte aux fières pyramides,  
Ou de l'Inde échanger les richesses splendides  
En promenant leur course à travers les brisants,  
Près des caps où bondit sur les flots rugissants  
Et le mât qui surnage et le flocon d'écume ?  
D'Albion que recouvre une éternelle brume

Vont-elles admirer les immenses trésors,  
 Et les vaisseaux ailés qui dorment dans ses ports ?  
 Vont-elles aborder les côtes d'Ibérie  
 Ou le sol embaumé de la douce Italie ?  
 Est-ce l'ambition d'un servile trafic ?  
 Est-ce le soin qu'exige un intérêt public ?  
 Est-ce l'avidité des conquêtes sanglantes  
 Qui les pousse à travers les vagues blanchissantes ?  
 Un plus noble motif, un soin plus glorieux,  
 Un projet plus sublime et plus mystérieux  
 Les emporte à travers les sombres étendues.  
 Elles voguent cherchant des plages inconnues  
 Pour y fonder un culte, un empire nouveau ;  
 Pour y planter la croix et hisser un drapeau.

## IV

Dans ces vaisseaux partis des rives d'Armorique  
 On voyait rayonner d'une joie extatique  
 Le front de jeunes gens qui portaient leurs blasons  
 Naguères suspendus aux voûtes des donjons.  
 Deux prêtres recueillis priaient par intervalles ;  
 Quelquefois, contemplant les splendeurs sidérales  
 Ils entonnaient un hymne à l'*Etoile des mers* ;  
 Aussitôt mille voix s'élevant dans les airs  
 Se prolongeaient au loin, suaves psalmodies  
 Qui du Ciel imitaient les pures mélodies.  
 Mais où donc est Cartier, cet illustre marin,  
 Ce héros qui naquit sous le Ciel Malouin ?  
 Il est sur le tillac, et, fidèle pilote,  
 Il conduit sur l'abîme où sa demeure flotte  
 La voile aventureuse ouverte au vent des nuits.  
 L'éclair de son regard sous ses cils rembrunis  
 Semble vouloir percer les ténèbres lointaines,  
 Et roulant tour-à-tour sur les liquides plaines  
 S'élève aux profondeurs de l'azur constellé.  
 Un manteau sur son flanc retombe déroulé  
 Comme les plis soyeux d'une écharpe royale.  
 Sur ses cheveux se joue une douce rafale,  
 Et ses lèvres où brille une mâle fierté  
 Imprintent à ses traits un air de majesté.  
 Il semble interroger avec inquiétude  
 Des sombres océans la morne solitude :  
 Car il a vu surgir dans les mers du couchant  
 Un point noir, précurseur d'un terrible ouragan.

## V

L'orage s'avance.....s'avance  
 Comme le galop d'un coursier,  
 Le vent hésite et se balance ;  
 Sur les flots on entend crier

La voix sinistre des orfraies  
 Qui sillonnent de larges raies  
 L'abîme encor silencieux.  
 Des nuages noirs s'amoncellent ;  
 Les foudres roulent, étincellent  
 Sous cette ombre épaisse des Cieux.

Ecoutez ces lointains murmures  
 Surgir du fond des Océans,  
 Rapides comme un choc d'armures,  
 Forts comme le cri des autans.  
 C'est le char bruyant des tempêtes  
 Qui dans les vagues inquiètes  
 Tourne ses foudroyants essieux.  
 L'éclair luisant sur chaque lame  
 Semble une crinière de flamme  
 Sur le cou de coursiers fougueux

Une horrible et pesante averse  
 Tombe soudain sur les trois ponts  
 Qu'à tous les points du ciel disperse  
 Le souffle des froids aquilons.  
 Oh ! Qu'ils regrettent leur montagne,  
 Leur port, leur doux ciel de Bretagne,  
 Ces pauvres marins ballottés  
 Sur le gouffre béant qui gronde,  
 Tour-à-tour dans l'air et sur l'onde  
 Touchant aux deux immensités.

L'éclair qui brille comme un glaive  
 Qu'on a retiré du fourreau  
 Sur le nuage qu'il soulève  
 Darde son fulminant carreau.  
 L'écho des aoyantes bises  
 Eclate au fond des brumes grises.  
 L'impétueuse trombe tord  
 La nuée en forme de porche ;  
 Et le soleil semble une torche  
 Que porte l'Ange de la mort.

“ A genoux ! à genoux ! ” s'écrie  
 Le Capitaine Malouin.  
 Comme le simoun en furie  
 Sur la demeure du Bédouin  
 Roule ses océans de sable,  
 L'orage déchaîne implacable  
 Ses plus dévorants tourbillons ;  
 Alors que, pure et suppliante,  
 S'élève la prière ardente  
 Des pâles voyageurs Bretons.

## VI

Voyez-vous cheminer au sein de la tourmente  
 Cet Ange au doux profil, à l'aile transparente,  
 Dont la robe pliée en contours onduleux  
 Glisse légèrement sur les flots orageux ?  
 Autour de lui les vents suspendent leur murmure,  
 La foudre s'assoupit sous la nuée obscure,  
 L'écume s'évapore en un brouillard doré  
 Comme l'encens fumant dans un temple sacré.  
 Cet esprit dont le vol dans l'orage s'élançe  
 Et brille sur les eaux, c'est l'Ange de la France.  
 Il s'abat sur la nef errante du Héros  
 A qui sa voix murmure à l'oreille ces mots :  
 " J'ai vu ta voile fuir des rives d'Armorique  
 " Pour aller explorer au loin sur l'atlantique  
 " Des plages où jamais les hardis nautoniers  
 " N'osèrent diriger leurs pas aventuriers.  
 " J'ai vu sur ces déserts les esprits des tempêtes  
 " Dresser sur ton vaisseau leurs bouillonnantes crêtes,  
 " Et j'ai craint de le voir brisant sur des récifs,  
 " Et je viens rassurer les courages craintifs.  
 " Je planai sur Clovis ; j'inspirai Charlemagne ;  
 " Et maintenant du Rhin aux Côtes de Bretagne,  
 " De la Flandre paisible au mont Pyrénéen  
 " Je promène attentif mon vol aérien.  
 " Orgueilleux conducteur des destins de la France  
 " Je viens en ce moment protéger l'impuissance  
 " De ta barque fragile au sein de l'ouragan ;  
 " Car la tempête est forte, et ton projet est grand.  
 " Poursuis, noble Breton, ton œuvre commencée ;  
 " Ne crains pas des écueils la cime hérissée ;  
 " Car ma protection sur toi plane aujourd'hui."  
 Il dit : et se dressant au regard ébloui  
 Il soulève un instant ses deux brillantes ailes  
 Puis les laisse tomber en réseaux d'étincelles.  
 L'éclair de son regard s'éclipse par degré ;  
 Bientôt on ne voit plus son front décoloré  
 Et, comme l'arc-en-ciel à l'approche de l'ombre,  
 Son éclat s'évapore au sein de la nuit sombre.

## VII

Cependant le vaisseau sur l'abîme porté  
 Bondit incessamment par les vents ballotté.  
 Sous lui la vague s'enfle en montagnes liquides ;  
 Il roule tour-à-tour de ces hauteurs livides  
 Au fond vertigineux qui supporte les flots.  
 L'éclair brille, la foudre éclate en longs sanglots ;  
 Les nuages tordant les vapeurs plus compactes  
 Ouvrent avec fracas leurs larges cataractes.

Le Héros, rayonnant, sublime, échevelé  
 Domine tous ces bruits dont le gouffre a tremblé.  
 Il brave les éclairs, les trombes, les orages ;  
 Il écoute les cris du vent dans les cordages ;  
 Il admire l'écume aux feux phosphorescents  
 Que déchirent les pics anguleux des brisants.  
 " O Dieu ! s'écriait-il ! Ta grandeur se révèle  
 " Sur ces immensités où comme l'algue frêle  
 " Tu courbes à tes pieds les divers éléments.  
 " Ecoute du milieu de tes hauts firmaments  
 " La prière et le cri d'une âme qui t'adore.  
 " Les tempêtes, les vents avec leur voix sonore  
 " Ont beau venir frapper la voûte de tes cieux,  
 " De l'âme devant toi les accents vibrent mieux.  
 " Ton Ange m'a parlé : son aile me protège  
 " Contre l'emportement de l'onde qui m'assiège.  
 " Sois béni ! Jusqu'à toi que l'Hosanna des mers  
 " Elève triomphant ses sublimes concerts ! "

## VIII

Nouvel adamastor surgissant dans l'orage  
 La tourmente agitait le vaisseau qui surnage.  
 Bien des jours obscurcis par de sombres vapeurs,  
 Bien des nuits que l'éclair frappa de ses lueurs  
 Ont passé spectateurs de cet horrible drame.  
 — Un jour on vit briller argentant chaque lame  
 L'illumination ardente du Levant ;  
 Un grand calme endormait et les eaux et le vent ;  
 Les joyeux alcyons voltigeaient avec grâce ;  
 Un son mystérieux semblait percer l'espace.  
 Le Héros contemplant l'abîme rajeuni  
 Du fond de sa pensée évoquait l'infini.  
 Les marins déployaient sur les vergues brillantes  
 Les plis blancs et gonflés des voiles ruisselantes.  
 Penché sur les haubans dont l'ombre se dessine  
 Le Prêtre bénissait la clémence divine.  
 Le visage de tous devenait radieux ;  
 Tous sur leur frêle planche appelaient de leurs vœux  
 Cette plage inconnue, objet de leur voyage,  
 Où devra rayonnant sur un peuple sauvage  
 S'allumer le flambeau de notre sainte foi.  
 Leur âme palpitait d'un généreux émoi  
 A l'aspect de ces mers aux grandeurs solennelles  
 Où chaque flot semblait rouler des étincelles,  
 D'où s'échappaient des bruits sans cesse renaissants.  
 Ils se plaisaient à voir monter comme l'encens  
 Les nuages lointains vers la suprême voûte :  
 Peut-être derrière eux se termine leur route.



## IX

Quel est parmi l'azur transparent et profond  
 Cette tache immobile au fond de l'horizon ?  
 Est-ce un mont élevé sur quelque île déserte ?  
 Est-ce un vaisseau sombrant dont la cale entr'ouverte  
 Se cloua sur l'écueil, effroi du nautonier ?  
 Sur la dunette assis l'attentif timonier  
 Du sombre Labrador a reconnu les plages.  
 Il distingue bientôt ses glacials rivages  
 Avec ses habitants au visage bronzé  
 Et leurs tentes où luit le bûcher embrasé.  
 Terre neuve apparaît avec ses bancs de sable,  
 Ses insulaires bruns à l'aspect redoutable,  
 Et de ses noirs marais les éternels brouillards,  
 Et les pêcheurs Normands sur les rives épars.  
 Les navires qu'avait séparés la tourmente  
 S'assemblèrent bientôt dans un hâvre ou serpente  
 L'irrégularité naturelle des bords.  
 Pénétrant dans un golfe aux faciles abords  
 Ils allèrent longeant des rades et des îles.  
 Les yeux des matelots se perdaient immobiles  
 Dans l'admiration de ces larges aspects,  
 Dans la vague splendeur des immenses forêts  
 Qui jaillissaient au loin avec leur vert panache.  
 Sur ces lieux inconnus où le regard s'attache  
 Les hymnes au vrai Dieu pour la première fois  
 Allèrent retentir sous la voûte des bois.  
 Cartier dont le regard de bonheur étincelle  
 Fit dresser une croix sur le bois de laquelle  
 Brillait un écusson avec trois fleurs de lis.  
 Consultant quelque temps ses pensers recueillis,  
 Il plia les genoux devant ce bois rustique  
 Puis sa voix éleva vers le Ciel un cantique :—

## X

" Salut, mystérieux symbole  
 Devant qui croule toute idole  
 Dont l'ignorance a fait son Dieu !  
 Vérité sereine et féconde  
 Qui dans les ténèbres du monde  
 Promène ton flambeau de feu !

Salut intarrissable source  
 Où dans sa passagère course  
 Le Chrétien s'est désaltéré !  
 Phare qui brille sur les âges,  
 Dirigeant au sein des orages  
 L'esquif sur les flots égaré !

O Croix auguste et vénérée,  
 Près de cette rive ignorée  
 • Te voilà sur une hauteur  
 Dominant la vaste étendue,  
 Et devant toi l'âme éperdue  
 Vient adorer son Rédempteur.

Une race régénérée  
 Viendra sous ton ombre sacrée  
 Etudier ta sainte loi,  
 Courber son front longtemps rebelle,  
 Et brisant sa flèche cruelle,  
 Suivre l'étendard de la Foi.

Des essaims de missionnaires,  
 Au fond de ces bois séculaires,  
 Armés de ton signe puissant,  
 Conquerront l'homme des savanes  
 Et de la femme des cabanes  
 Baptiseront le fruit naissant.

Des tropiques au sol des glaces  
 Parcourant les lointains espaces,  
 Les uns porteront ton flambeau ;  
 Au sein de peuplades féroces  
 D'autres dans des tourments atroces  
 Cueilleront l'éternel rameau.

Le fier Sauvage qui s'élançe  
 Sur sa proie en criant " Vengeance, "  
 S'arrêtera pétrifié  
 Comme par un pouvoir magique  
 Devant ce signe pacifique  
 De l'Homme-Dieu crucifié.

Ton inaltérable lumière  
 Dissipera l'ombre grossière  
 Des préjugés et des erreurs.  
 Et, succédant aux races mortes  
 Des générations plus fortes  
 S'éclaireront à tes lueurs.

## XI

Sa voix résonne encor, quand l'Indien sauvage  
 Sur ces blancs étrangers débarqués sur la plage  
 Du fond des bois touffus lance un regard furtif  
 Et, frappé de respect, se dérobe craintif.  
 Dominant des forêts les éternels murmures  
 L'ours des bois rugissant sous les vertes ramures  
 Fait trembler les échos par son cri solennel.  
 Les flots frappant les bords de leur bruit éternel

Se rident mollement sous l'aile des mouettes.  
 Comme au bord des guérêts des groupes d'alouettes,  
 Sur le sein chatoyant des abîmes profonds  
 Des couples de pétrels folâtraient vagabonds.  
 Sur le triple sillon que la quille se creuse  
 La flottille poursuit sa marche glorieuse.  
 Elle cingle, triangle orgueilleux et mouvant ;  
 Ses mâts sont entourés de lumière et de vent ;  
 Avec un doux roulis ses carènes se bercent ;  
 Sur les ondes les Cieux se mirent et renversent  
 De leurs nuages d'or les groupes châtelés.  
 Les rivages, les monts aux sites dentelés  
 Etalent richement leurs beautés virginales.  
 Oh ! c'était un beau jour ! Dans ses saintes annales,  
 Ce même jour, l'Eglise honorait Saint Laurent.  
 Oui ! tel sera ton nom, ô gouffre transparent,  
 O rive, ô Fleuve, ô Golfe aux affluents splendides.  
 Que sur tout le parcours de vos ondes limpides  
 Ce nom de *Saint Laurent* s'impose désormais !  
 Ah ! s'il faut croire en vous, pressentiments secrets,  
 Rêves qui poursuivez les yeux par vos mirages,  
 La suprême bonté réserve à ces rivages  
 Des destins que fera sans cesse rajeunir  
 Des gloires du passé l'immortel souvenir.

## XII

Sables, rochers, lichens, falaises escarpées,  
 Rives du Continent aux côtes découpées  
 Où flottent les varechs et les sombres ajoncs ;  
 Centenaires forêts aux verdoyants plafonds ;  
 Rouvres prodigieux penchés au bord des îles  
 Qui tendez sur les flots vos rameaux immobiles ;  
 Vignes, lierres grimpants, liserons sarmenteux  
 Dont le lacis remonte en anneaux tortueux ;  
 Nids où le goéland et la foulque aquatique  
 Calment de leurs petits la gorge famélique ;  
 Montagnes qui dressez vos sommets nébuleux ;  
 Caps où vient se briser le nuage orageux ;  
 Primitives beautés d'une terre nouvelle !  
 Vous souvient-il encor de l'heure solennelle  
 Où le Héros Breton, l'homme prédestiné  
 Apparut glorieux au sauvage étonné ?  
 En ce temps-là, le chef des Indiens nomades,  
 Donnacona, le roi de puissantes bourgades  
 Devant lui vint courber son front avec respect  
 Et dans un idiome étrange lui disait :  
 " Chef des visages blancs, quel souverain génie  
 " A poussé près de l'homme à la face brunie  
 " Cette grande pirogue aux si vastes contours ?  
 " Vient-elle de ces bords où, de l'astre des jours,

- “ Comme un rond bouclier, l’orbe éclatant se lève ?  
 “ Es-tu le messager sans relâche ni trêve  
 “ Qui marches à la voix des divins Manitous ?  
 “ Es-tu fils de ce Ciel qu’on invoque à genoux ?  
 “ De nos guerriers brisés par les marches austères,  
 “ De nos Jongleurs au front plein de sombres mystères,  
 “ Des vigoureux chasseurs, des rameurs ruisselants,  
 “ Des enfants du Wigwam jouant dans les torrents  
 “ Viens-tu considérer les fiertés imposantes ?  
 “ Oh ! Qui que vous soyez, venez tous sous mes tentes  
 “ Des ardeurs du midi là-bas vous protéger.  
 “ L’Agouhanna des bois respecte l’étranger.”

## XIII

Le grand chef Indien parla longtemps encore.  
 Les Bretons admiraient sa voix mâle et sonore  
 Dont l’accent guttural sourdement résonnait.  
 Une peau de lion sur son flanc descendait  
 Liée au bord du cou par une griffe d’aigle.  
 A ses pieds retombait un terrible biseigle  
 Dont la lame taillée en un double tranchant  
 Réverbérait les feux sinistres du couchant.  
 Des poils de porc-épic s’arrondissant en bouge  
 Brodés légèrement d’une lisière rouge  
 Environnaient son front d’où montaient en faisceaux  
 Trois panaches de plume enlevée aux oiseaux.  
 Son cou portait deux rangs d’irisés coquillages ;  
 Sa poitrine marquée en divers tatouages  
 Semblait rouler les plis d’un énorme dragon  
 Qui d’une extrémité caresse d’un vallon  
 Les arbres pleins de sève et la plaine fleurie,  
 Et de l’autre en ses nœuds broie un tigre en furie.  
 D’un de ses bras semblait s’échapper un torrent  
 Où brille des wampums le nacre transparent,  
 Sur l’autre on croyait voir dans des têtes brisées  
 S’enfoncer lentement des flèches aiguisées.  
 Ces symboles divers dont il ornait son corps  
 Annonçaient les penses qui l’agitaient alors.  
 Envers les étrangers hospitalier, prodigue ;  
 Envers lui-même égal et bravant la fatigue ;  
 Envers ses ennemis barbare et violent ;  
 Envers ses sujets juste, altier et bienveillant ;  
 Homme aux combats formé dans des âpres études,  
 Tel était le Grand Chef des vastes solitudes.

## XIV

Dans un détroit du fleuve il est un roc altier  
 Qui ressemble de loin au casque d’un guerrier  
 Et s’avance en saillie entre deux larges baies  
 Dont le flot retentit sous le choc des pagaies.

C'est là que le Breton dirigea son vaisseau ;  
 Il gravit ce rocher qui se dresse si haut  
 Terrifiant les yeux par sa masse imposante.  
 Il vit de ces hauteurs à la rapide pente  
 Se teindre vaguement dans l'espace obscurci  
 Les brouillards argentés du Sault Montmorency.  
 Plus loin, parmi l'azur, sous un nuage fauve  
 Le cap de la tourmente élève son front chauve.  
 De l'île d'Orléans l'agréable contour  
 Dans le bassin des eaux à l'immense pourtour  
 Semble une coupe d'or que la vague balance,  
 Et partout se déploie avec magnificence  
 Le spectacle sans fin d'innombrables forêts  
 Dont on entend mugir sous les feuillages frais  
 Les mille sourdes voix dans l'air retentissantes.  
 L'orme prodigieux, de ses branches puissantes  
 Arrondit mollement les jets luxuriants ;  
 L'érable épais étend ses rameaux verdoyants  
 Dont le tronc deversant sa sève printanière  
 Offrait aux Indiens un nectar salubre.  
 Les merisiers à grappe et les tendres bouleaux  
 Se penchent au-dessus du limon des ruisseaux.  
 Les cèdres et les pins lancent leurs pyramides  
 A côté du grand chêne environné de rides  
 Qui semble dans les bois quelque royal vieillard.  
 Des deux côtés du Fleuve on voit pendre sans art  
 De la mousse, des fleurs, des touffes de feuillage  
 Couvrant les deux versants jusqu'à l'abrupt rivage.

## XV

En voyant ce roc on devine  
 Que la nature l'éleva  
 Pour une mission divine,  
 Et que son front grave domine  
 De même qu'un autre Sina.

On soupçonne qu'un gouffre antique  
 Ouvrant son brûlant souterrain  
 Avec un débris volcanique  
 Forma ce géant granitique  
 Pour un formidable dessein.

Devant cette roche escarpée  
 Qui se hérissé vers les Cieux  
 L'âme de stupeur est frappée  
 Et se sent comme enveloppée  
 Dans un trouble mystérieux.

Soudain des bruits puissants résonnent :  
 Le roc en tremble sourdement ;

Les échos multipliés tonnent ;  
Les chevreuils timides frissonnent  
Sur les pics du Cap *Diamant*.

Des bois et de chaque caverne  
Il sort un long rugissement ;  
Et penchant un visage terne  
Chaque Sauvage se prosterne  
Saisi d'un subit tremblement.

Pourquoi cette voix du tonnerre  
Lorsque les Cieux sont azurés ?  
Pourquoi ce tremblement de terre ?  
Au sein d'une bourgade entière  
Pourquoi tous ces fronts effarés ?

C'est que sur ce roc il se passe  
Un mémorable événement ;  
C'est qu'avec sa voix forte et basse  
L'airain célèbre dans l'espace  
L'ère d'un renouvellement.

C'est que l'erreur et l'ignorance  
Ont senti leurs faux Dieux trembler ;  
C'est qu'ils ont vu sur l'éminence  
Du noble drapeau de la France  
Les fleurs de lis étinceler.

## XVI

Ce digne fils de l'Armorique,  
Oh ! Qu'il était beau de le voir  
Dans son ivresse fantastique  
Saluer la vierge Amérique  
Ainsi qu'on salue un beau soir.

Ses pensers au fond de son âme  
Retentissaient joyeusement  
Comme vibro l'épithalame ;  
Son regard était plein de flamme  
Et son cœur plein d'enivrement.

La lumière des Cieux sublimes  
Entourait son front rajeuni.  
Au bord des sauvages abîmes  
Il songeait debout sur les cîmes  
Du Cap aux masses de granit.

A quoi pensait-il ? A la France.  
Ce fier descendant des Gaulois  
Rêvait, envisageait d'avance  
Les assises d'une puissance  
Qui serait fille de ses Rois.

Comme l'Aigle des promontoires  
 Il est là, calme et plein d'orgueil.  
 De sa France il compte les gloires  
 Il rémémore les victoires  
 Dont l'éclat effaça le deuil.

Il la voit marchant à la tête  
 De la civilisation  
 Employer pour chaque conquête  
 La verge et les chants du Prophète,  
 La force et la Religion.

De son beau pays qu'il adore  
 Il sent que les destins sont grands,  
 Et que son astre doit encore  
 Briller plus serein que l'aurore  
 Au bord des lointains océans.

Et son visage s'illumine  
 Devant ces rêves radieux ;  
 Et d'une émotion divine  
 Il sent palpiter sa poitrine  
 Où bat un dessein généreux.

## XVII

Voici que près du Cap au plateau décharné  
 Une étrange rumeur sort de Stadaconé.  
 Il est nuit : et le Ciel est parsemé d'étoiles ;  
 Les nuages ondes glissant comme des voiles  
 S'éloignent frissonnant dans le souffle infini.  
 Le vent semble de loin un coursier qui hennit.  
 On voit luire bientôt de blafarde lumières  
 Sous les dômes ombreux des forêts séculaires ;  
 Et de fronts qu'ont rougis les feux brûlants du jour-  
 On voit se dessiner vaguement le contour.  
 L'Indien pour fêter ses hôtes aux peaux blanches  
 Alimente des feux sous des amas de branches  
 Et fait sonner avec un faste oriental  
 Au son du Chichikoué des plaques de métal.  
 Bientôt des Indiens la troupe se balance :  
 Mille pieds sur le sol retombent en cadence.  
 Par bonds multipliés ils croisent en tous sens  
 Puis distendent soudain leurs anneaux incessants.  
 A ce prélude fier d'une danse nocturne  
 Pas un cœur inquiet, pas un front taciturne,  
 Pas un courage éteint par le vent des revers  
 N'assombrit cette scène au bord des grands bois verts.  
 Les âmes et les cœurs qu'épanouit la joie  
 Dans un coup-d'œil ardent que chacun se renvoie  
 Étaient réverbérés comme dans un miroir.  
 Tel qu'au pied du saint lieu le brûlant encensoir

Jette à flots odorants sa brillante fumée,  
 Le calumet de paix, sous la sombre ramée  
 Où des flambeaux tremblants s'irisent les lueurs,  
 Versait et déroulait ses bleuâtres vapeurs.

## XVIII

La marche de la danse enfin roule plus vite.  
 Sur l'air de l'Athonront le chant se précipite,  
 Et des danseurs joyeux les cercles agités  
 S'enflent en tournoyant à coups plus répétés.

Du roi Donnacona la voix alors résonne ;  
 En mesure battant sur le chant qu'il entonne  
 L'interminable ronde aux bords audacieux  
 Par moment élargit et resserre ses nœuds.

## LA VOIX DE L'AGOUHANNA.

L'Esprit du Grand Lac solitaire  
 Vient de conduire près de nous  
 Les fils d'une race étrangère  
 Inconnue à nos Manitous.

Une fierté surnaturelle  
 Est empreinte sur tous leurs traits ;  
 Dans leurs mains la foudre étincelle  
 Et fait frissonner les forêts.

Ils ont pour leurs marches guerrières  
 Des coursiers aux naseaux fumants ;  
 Nos armes les plus meurtrières  
 Pour eux sont des hochets d'enfants.

Frères, au son de l'harmonie  
 Fêtons ceux que les Cieux envoient.  
 Puisqu'ils sont rois par le génie  
 Qu'aussi par l'honneur ils le soient.

Et sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie  
 Le chant se précipite et la ronde tournoie ;  
 Et des bois ébranlant les dômes obombrés  
 Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.



## LA VOIX D'UN CHASSEUR.

Pour atteindre l'oiseau timide  
 Qui dans l'air s'envole si haut,  
 Ils n'ont pas de flèche rapide ;  
 Pourtant ils transpercent l'oiseau.

Ils n'ont pas de fer qui déchire  
 Pour tuer le tigre acharné ;  
 Et cependant le tigre expire  
 Sitôt que leur foudre a tonné.

Quand le vent du nord se déchaîne,  
 Son souffle courbe les forêts ;  
 Eux, ils abattent le grand chêne  
 Avec leurs terribles boulets.

Frères célébrons en cadence  
 Ces étrangers mystérieux.  
 Puisqu'ils sont rois par la puissance,  
 Que notre hommage aille vers eux.

Et sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie  
 Le chant se précipite et la ronde tournoie ;  
 Et des bois ébranlant les dômes obombrés  
 Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

## LA VOIX D'UN PÊCHEUR.

J'aime mon beau canot d'écorce  
 Que bercent les flots endormis,  
 Soit qu'il faille tendre l'amorce  
 Ou poursuivre des ennemis.

L'écume des rochers sauvages  
 M'enivre de joie et d'orgueil ;  
 Je souris au bruit des vagues  
 Et j'aime à bondir sur l'avril.

Mais quand mon œil jaloux retombe  
 Sur les pirogues des teints blancs,  
 Je sens comme un vent de la tombe  
 Passer sur mes bras impuissants.

Frères, célébrons le prodige  
 De leur voyage aérien :  
 Puisqu'ils sont rois par le prestige  
 Qu'ils le soient aussi par le bien.

Et sur des airs joyeux que l'écho leur renvoie  
 Le chant se précipite et la ronde tournoie ;  
 Et des bois ébranlant les dômes obombrés  
 Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

---

 LA VOIX D'UNE JEUNE INDIENNE.

Sur leur front, blanc comme la neige,  
 Se pose un casque à large pli  
 Qui par son ombre le protège  
 Et par sa forme l'embellit.

Leurs habits qu'un ceinturon presse  
 Sont faits de légers filaments  
 Dont les tissus avec souplesse  
 Cèdent à tous leurs mouvements.

Pour une étoffe de leur laine  
 Je donnerais mon doux hamac,  
 Mes beaux colliers de porcelaine  
 Et mes coquilles du Grand Lac.

Mes sœurs, que notre voix amie  
 Chante l'étranger tant fêté.  
 Et s'il est roi par l'industrie  
 Il l'est aussi par la beauté !

Et sur des airs joyeux que l'écho renvoie  
 Le chant se précipite et la ronde tournoie ;  
 Et des bois ébranlant les dômes obombrés  
 Le bruit des pas fait fuir les oiseaux effarés.

## XIX

Les Rhombes des danseurs retentissaient encore  
 Lorsque vers l'orient on vit poindre l'aurore.  
 Brisés par la fatigue et lassés de plaisir  
 Les Sauvages sentaient leurs yeux s'appesantir  
 Sous le sommeil de plomb qui pressait leur paupière.  
 Vers leur tente fermée aux traits de la lumière  
 Ils allaient soulevant un pas pesant et lourd ;  
 Alors que déployant la voile aux feux du jour  
 Le Héros radieux cinglait sur le Grand Fleuve.  
 Le bonheur est plus doux après les jours d'épreuve ;  
 Voguer vers l'inconnu sous d'autres firmaments  
 Fait flotter dans l'esprit mille éblouissements.  
 Le regard du Breton fixait chaque rivage,  
 Vert tapis où vacillait un éternel ombrage.

Là parmi les roseaux un bison chargé d'ans  
 Soulève avec lenteur son front à deux croissants ;  
 Là le lièvre peureux frissonne à chaque brise ;  
 Là le flot régulier en sanglottant se brise.  
 L'industriel castor y replonge à grand bruit  
 Et se blottit au fond des huttes qu'il construit.  
 Les bois jettent sans cesse un concert monotone ;  
 Aux branches des noyers le lierre s'échelonne  
 Et la vigne y suspend ses grappes en festons.  
 Chaque arbre s'entourant de jeunes rejetons  
 Nourrit de sa racine et par son tronc protège  
 Ceux qui pliés alors sous le vent qui l'assiège  
 Deviendront forts un jour et seront ses appuis.  
 Les cerisiers luisants laissent tomber leurs fruits  
 Dont l'abeille a pompé le jus si délectable.  
 Quelque fois on entend sous le chêne ou l'érable  
 Le roi de ces forêts murmurer gravement  
 Et puis faire éclater un long rugissement.

## XX

Forêts vierges, étangs, profondeur qui s'azurent !  
 Rivières dont les eaux incessamment murmurent !  
 Bruissemens éclos sous les feuillages verts !  
 Immobiliers rochers que la mousse a couverts !  
 Courlis qui se balance au sein des lames brunes !  
 Phalènes voltigeant sur la fleur des lagunes !  
 Fauvettes, rossignols, oiseaux aux doux accents  
 Qui charment les échos par leurs gazouillemens !  
 Fleuve où, lorsque des nuits l'étoile se colore,  
 Sous son cristal verdâtre allumant leur phosphore  
 Des essaims de poisson aux nageoires d'azur  
 Sillonnent en sursaut le flot limpide et pur !  
 Ecume à blancs flocons que déchirent les rives !  
 Pittoresques aspects ! Lointaines perspectives !  
 Le Héros contemplait, écoutait, admirait !  
 Devant tant de splendeurs l'extase l'enivrait !  
 La gloire sustentait son âme magnanime.  
 Tout était grand et beau, virginal et sublime !

Il salua ces lieux encore inhabités  
 Où s'étendront plus tard d'opulentes cités.  
 Il salua ces lacs, ces jolis groupes d'îles  
 Où bondiront un jour sur les herbes fertiles  
 Le cheval orgueilleux et la douce brebis.  
 Il vit ces beaux vallons où pousse le maïs,  
 Où croissent le sésame et la courge bombée  
 Qui s'enfle mollement sur sa tige courbée.  
 Des monts il admira les sommets azurés  
 Où la nue étendait ses plis démesurés.

## XXI

Mais ce qui captiva d'avantage sa vue  
 Ce fut cette grande Ile où d'arbres revêtue  
 S'élève une montagne aux versants arrondis.  
 Qu'elle était belle avec ses ormes rebondis  
 Ses chênes et ses pins, cette reine des Iles !  
 Tel qu'on porte des fleurs les corbeilles fragiles  
 Que le riche suspend à ses balcons dorés,  
 Sur les deux bras géants de ses flots empourprés  
 Le Saint Laurent semblait la porter avec grâce ;  
 Et par son flux égal sur ce sol qu'il enlace  
 Lui murmurait sans cesse en bruits mélodieux  
 Sur leur futur destin des mots mystérieux.

Approche vers ces bords, o Fils de la Bretagne.  
 N'entends-tu pas vibrer l'écho de la Montagne ?  
 Ce sont les cris joyeux d'hommes hospitaliers.  
 Ne vois-tu pas briller le nacre des colliers  
 Et les verts calumets, ces signes pacifiques ?

Sur les flots s'élançant, cent canots magnifiques  
 Ont entouré soudain le divin Etranger.  
 On l'approche, on admire et son casque léger,  
 Et le souple manteau qu'un de ses bras relève,  
 Et le pommeau d'airain de son terrible glaive,  
 Et surtout ce port grand, cet œil fascinateur,  
 Ce sourire où se peint la bonté de son cœur.  
 Sur la route chacun l'acclame et le signale :  
 On le conduit au sein de la tente royale.

## XXII

Là gravement assis sur une peau de daim  
 Le roi d'Hochelaga, touchant à son déclin  
 Par les infirmités et les rides de l'âge,  
 Attendait anxieux l'étrange personnage : “  
 “ Qui que tu sois, dit-il, fils du firmament bleu  
 “ Ou fruit né de la femme envoyé par un Dieu ;  
 “ Prends en pitié ma peine, et vois comme je souffre !

“ Enchaînée en ce corps mon âme est dans un gouffre  
 “ Où du bonheur, hélas ! l'astre ne brille plus.  
 “ Vois l'immobilité de mes membres perclus !  
 “ Où sont les jours heureux de ma verte jeunesse ?  
 “ En ce temps-là j'étais agile et plein d'adresse ;  
 “ Ainsi que le passant écrase la fourmi  
 “ Mon Tomahawk broyait le front de l'ennemi.  
 “ Maintenant des Jongleurs l'inactive science  
 “ Accuse les Esprits de haine ou d'impuissance ;  
 “ Et je suis là glacé par le froid de la mort,  
 “ Et cloué par le doigt impassible du sort.

“ Frère, si la pitié peut entrer dans ton âme,  
 “ Ah ! répands sur mon corps un céleste dictame.

“ Hélas ! lui répondit Cartier avec émoi,  
 “ Homme formé de boue et de chair comme toi,  
 “ Le Blanc n'a pas reçu le pouvoir des miracles,  
 “ Mais si, sincère et bon, tu veux croire aux oracles  
 “ De Jésus que j'adore et qui mourut pour tous,  
 “ Romps avec ta croyance, et de tes Manitous  
 “ Brise, secoue aux vents l'idole de poussière.  
 “ Et de ton âme alors ouverte à la lumière  
 “ La Foi réveillera le courage abattu ;  
 “ Et sur toi de Jésus descendra la vertu. ”

Il dit ; et présentant au Roi paralytique  
 Du Dieu crucifié le signe symbolique ;  
 Celui ci le reçut, le posa sur son sein ;  
 Et la joie éclaira le bronze de son teint.

## XXIII

Maintenant, le voilà sur les hauteurs sacrées  
 Le hardi découvreur de terres ignorées.  
 L'abîme à tant d'autres fatal  
 A promené sa nef vers une autre Ausonie,  
 Et maintenant comme l'aigle ou l'aile du génie  
 Il plane sur le Mont-Royal.

C'est là qu'il vint finir son grand pèlerinage  
 Et vit se dérouler comme un brillant mirage  
 L'immensité d'un si beau sol.  
 Tel le cygne nageant sur un lac solitaire  
 S'il est un mont lointain que son regard préfère  
 Y lance fièrement son vol.

\*  
\*  
\*

“ Lumière du vrai Dieu, descends sur cette terre !  
 Glorieux habitants de l'immortelle sphère,  
 Esprits qui régnez dans Sion,  
 Voici qu'elle a sonné cette heure solennelle  
 Où s'accomplit enfin de l'Idée éternelle  
 L'heureuse consécration.

“ Je vous prends à témoins : Que dans ce nouveau monde  
 Du Sauveur des mortels la doctrine féconde  
 Etablisse son règne saint.  
 Que la religion des faux Dieux soit bannie  
 Et que de ces déserts le ténébreux génie  
 Cède à l'anathème divin.

“ O Christ, à toi le chant des forêts séculaires,  
L'hosanna que murmure à ses rives altières  
Le Saint Laurent Majestueux.  
A toi des vastes mers les foudres et l'orage !  
A toi des monts, des caps, des falaises, l'hommage  
Eternel et silencieux !

“ A toi tous les rayons, à toi toutes les flammes !  
A toi par dessus tout et les cœurs et les âmes  
Que couvre l'ombre de l'erreur !  
Car un jour cette terre au nord de l'Amérique  
Sera le boulevard de la Foi Catholique  
Et le temple aimé du Seigneur.

“ Et vous, battez des mains, nobles fils de la France.  
Car, où de Jésus Christ s'implante la puissance,  
La vôtre aussi doit y grandir.  
La montagne ouvrira ses flancs à la carrière ;  
Et l'on verra bientôt avec ses blocs de pierre  
Une grande cité surgir.

“ A vous la gloire ! A vous le vrai culte à répandre,  
Le sol à défricher, des foyers à défendre  
Et l'Infidèle à convertir ;  
Des ancêtres à vous le si digne héritage ;  
A vous les durs labeurs, l'union, le courage  
Et des peuples à conquérir. ”

## XXIV

Ainsi le fier marin de la vieille Bretagne,  
Debout sur les sommets de la haute montagne,  
En lui-même s'entretenait.  
Jamais regard humain ne jeta plus de flammes ;  
Jamais projet plus grand ne battit dans une âme  
Où l'amour de Dieu fermentait.

Se tournant vers le sol où moururent ses pères,  
Invoquant de ses Rois les anges tutélaires  
Il arbora le drapeau blanc.  
Et près des fleurs de lis qu'un vent léger déroule  
On entendit un bruit comme un temple qui croule  
Au fond d'un abîme béant.

Le Mont-Royal trembla sur ses bases de pierre ;  
Les arbres convulsifs inclinés vers la terre  
Soudain mugirent à la fois.  
Et l'on vit se dresser plein de lueur divines,  
Au dessus des forêts, au dessus des collines  
L'Etendard sacré de la Croix.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, avril 1867.

## ENTRETIEN SUR LES ETUDES CLASSIQUES.

---

A.—Vous êtes les bien-venus, Messieurs. Je vous attendais. Vous venez sans doute discuter la question que nous n'avions pu qu'effleurer l'autre jour, et sur laquelle nous nous étions promis de revenir.

B.—Je n'ai point eu le loisir de réfléchir sur cette matière, à laquelle d'ailleurs j'avais assez peu pensé jusqu'à présent. Mais j'entendrai volontiers une discussion sur un sujet d'une aussi grande importance que celui de l'éducation. Au besoin, cependant, j'émettrai ma manière de voir, ou je demanderai des éclaircissements dont je puisse faire mon profit ; je serai donc heureux de prendre quelque part à cet entretien.

A.—Vous vous rappelez ce qui l'a provoqué. C'est un article d'un journal qui demandait à grand cri une réforme radicale dans l'éducation classique. Permettez-moi de vous rappeler la thèse qu'il soutenait, avec les considérations qu'il présentait à l'appui.

L'industrie, l'agriculture et le commerce ne sont pas florissants, parce qu'on n'y prépare pas les étudiants des collèges. Les maisons d'éducation ont un enseignement suranné qui ne saurait convenir à l'ordre politique et civil de notre pays. La connaissance des langues mortes ne laisse rien d'utile dans l'intelligence des élèves. Généralement plus on est fort dans les études classiques, moins on réussit dans le monde. Le grand moyen de succès, c'est de s'instruire par soi-même, au hasard, en lisant ce qui tombe sous la main. Une seule année d'étude du latin pour ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique devrait suffire dans l'enseignement

1 Cet entretien a eu lieu à la distribution des prix du Collège de St. Hyacinthe. Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

collégial. On discrédite par les études classiques ceux qui exploitent les branches essentielles de la prospérité d'un peuple, le commerce, l'industrie, l'agriculture. L'éducation, telle qu'elle est donnée dans notre société, est quelque chose de parfaitement défectueux qui nuit grandement aux intérêts du pays.

Que pensez-vous de ce jugement porté sur l'éducation donnée dans nos collèges ?

*B.*—C'est une opinion que partagent beaucoup de personnes, que soutiennent plusieurs journaux, et qui, je le crois, gagne des partisans de jour en jour. Au premier aspect, ne semble-t-elle pas rationnelle ? Quel est le but de l'éducation ? C'est de former l'homme pour la société : Or, dans les collèges on enseigne le latin, le grec, on fait connaître l'antiquité, on discute longuement sur des questions de littérature, de philosophie ; c'est-à-dire, qu'on emploie tout le temps à des études qui ne servent de rien, quand on a fini son cours classique.

Donner aux élèves des connaissances pratiques, qui permettent de mieux exploiter les richesses du sol, de trouver dans l'industrie les trésors qu'elle recèle, et de se livrer avec intelligence à un commerce lucratif ; voilà ce que doit faire une éducation vraiment utile et appropriée aux besoins du pays. N'y a-t-il pas une réforme à opérer dans le système de l'enseignement collégial ?

*D.*—Tous les hommes du pays doivent se livrer à l'agriculture, au commerce, ou à l'industrie, et ils n'ont pas besoin de connaissances étrangères à ces diverses carrières sociales. Or, l'éducation donnée à un jeune homme a pour fin de le former pour ce qu'il doit être dans la suite de sa vie. Donc l'enseignement doit être exclusivement agricole, industriel et commercial.

Les hommes qui possèdent les connaissances classiques ne peuvent contribuer, ni à la prospérité, ni à l'agrément, ni à la gloire de notre société ; donc les études collégiales sont inutiles, et il faut les supprimer.

J'admets volontiers la conséquence de ces deux arguments ; mais, permettez-moi de vous le demander, maintenez-vous les principes d'où elles sont déduites ?

*B.*—Oh ! vous exagérez ce que j'ai dit. Je sais bien que tous les membres de notre société ne sont pas appelés aux arts ou états dont j'ai parlé ; je ne nie pas que notre pays ait besoin d'hommes instruits.

*D.*—Dans ce cas faisons un autre argument. Conservons le même principe ; l'éducation doit former les hommes à ce qu'ils doivent être pour leur avantage personnel et pour le service des autres.



Or, la société a besoin d'hommes dont le goût et les aptitudes soient dirigés vers l'industrie agricole, commerciale ou manufacturière : donc, il faut, en plus ou moins grand nombre, des maisons d'éducation où l'on donne un enseignement industriel. Et la société a besoin d'hommes qui la servent et l'honorent par leurs connaissances scientifiques et littéraires ; donc il faut des institutions où ces connaissances puissent être acquises.

Si vous admettez cela, il n'y a pas de matière à controverse. Il aurait suffi de bien poser la question pour éviter une discussion ; ce qui, je pense, arriverait en bien d'autres cas.

*B.*—Je conçois qu'il faut d'autres études que celles dont l'industrie soit l'unique objet. Mais les collèges classiques ne sont-ils pas trop multipliés ? N'y a-t-il pas trop d'élèves qui les fréquentent ? N'y met-on pas trop de temps à apprendre les langues anciennes, la littérature, la philosophie ? Ne peut-on pas mêler les études industrielles aux études classiques, en sorte que ceux qui fréquentent les collèges fussent préparés à toutes les professions, à tous les états ?

*A.*—Voilà bien des questions. On les pose hardiment, et il arrive quelquefois qu'on les résoud avec une facilité qui montre qu'on ne les a pas sérieusement étudiées.

Ecartons d'abord la question du nombre des collèges et de ceux qui vont y chercher l'instruction.

On devrait mettre moins d'importance aux matières qui font l'objet proprement dit de l'enseignement classique et consacrer beaucoup moins de temps à ces études ; il faudrait donner aux élèves des connaissances qui les formassent pour les professions industrielles. C'est là une réforme radicale de l'éducation collégiale : c'est tout un nouveau système d'enseignement qu'il faut établir. La question a la plus grande importance ; et elle mérite d'être discutée.

*C.*—Il est tout d'abord une observation à faire. Le mode d'éducation que l'on propose est opposé à la pratique universelle des nations civilisées, établie depuis plusieurs siècles. Partout, le latin, le grec, la littérature, la philosophie ont fait l'objet des études classiques. Les méthodes d'enseignement ont pu être diverses ; les questions littéraires et philosophiques n'ont certes pas été traitées de la même manière. Mais les esprits éclairés ont reconnu d'un accord unanime que la connaissance des langues anciennes, des règles et des chefs-d'œuvre de la littérature, des questions philosophiques qui excitent le plus l'intérêt de l'intelligence, forment nécessairement partie des connaissances qui constituent un homme instruit.

Je ferai observer encore que la transformation de l'éducation collégiale n'est proposée nulle part par des hommes supérieurs, par ceux qui se sont occupés avec le plus d'autorité des grands intérêts des sociétés. Ce ne sont pas ceux qui ont su mettre à profit leur éducation classique qui veulent priver les autres des avantages dont ils ont été favorisés. La demande de l'abaissement des études n'origine pas d'un désir favorable au plus haut développement de l'intelligence. La prédominance des intérêts matériels, qui en est le principe, indique une époque de décadence plutôt que de progrès. La révolution intellectuelle qu'elle veut produire n'est, à l'insu peut-être de ceux qui y travaillent, qu'une des formes d'une grande perturbation sociale, qui se trahit par des désirs de bouleversement de divers genres. Ces considérations suffisent pour inspirer de la défiance, et porter à la repousser.

E. Il y a un certain nombre d'années, cette question a été agitée dans les chambres françaises. Des idées du genre de celles que je combats y ont été émises ; mais elles ont été repoussées avec énergie. Un homme, qui joue aujourd'hui un des plus grands rôles dans le drame social dont nous sommes les témoins, dont certes, je suis loin d'être l'admirateur en tout, mais à qui on ne peut refuser une grande habileté politique, un homme qui est tout pénétré des idées du siècle en faveur de la liberté et du progrès, celui entre les mains de qui se trouvent en ce moment les destinées de la France, M. Thiers, a dit : Beaucoup de personnes se plaignent du système d'études adopté à l'Université, et voudraient presque qu'on renonçât à l'étude des langues anciennes pour s'occuper davantage des langues vivantes et des sciences exactes. Ce serait un malheur, car ce serait faire une société matérielle, ignorante, étrangère au passé, et la France perdrait ainsi un de ses précieux avantages. "

Je m'empare de ces paroles énergiques, je les applique à notre pays. Oui, ceux qui demandent le changement radical du système classique veulent faire de nous un peuple ignorant, voué aux seuls intérêts matériels, et condamné à une ignoble existence. Je proteste contre cette tentative au nom de la gloire de ma patrie.

B.—La tradition n'a pas un grand empire sur moi. Elle n'est souvent qu'une routine aveugle et opiniâtre. Que d'idées erronées profondément enracinées, dans le passé, ont fini par céder à l'action du temps qui modifie tout, usages, mœurs, lois, doctrines ? Notre siècle a opéré bien des changements. Que de systèmes, de théories des âges précédents il a réduit à l'état d'antiquailles ! La méthode à laquelle on s'attache avec une telle persistance contre les réclamations de notre état social aura son tour.

C.—C'est possible, si la civilisation que menace si fortement la révolution religieuse, succombe sous les coups de la barbarie antichrétienne, aidée de la tendance du siècle à tout subordonner aux intérêts matériels.

B.—Entrons dans le vif de la question. A quoi sert cette étude si prolongée des langues anciennes ? Elle offre une aridité qui dégoûte les jeunes élèves ; la connaissance des choses usuelles et pratiques leur serait tout à la fois plus utile et plus agréable.

D.—Je suis d'un avis tout opposé. Indépendamment des connaissances positives que donnent les auteurs classiques, l'étude du grec et du latin est très-propre à former la rectitude et la solidité de l'intelligence. Rien n'habitue davantage un élève à la réflexion, à l'exercice du jugement que cette attention soutenue, ce travail de comparaison, ces efforts de l'esprit pour se dégager des difficultés qu'il rencontre, que demande la traduction des langues anciennes dont le génie et la syntaxe sont si différents des langues modernes. Voyez cet enfant qui fait son thème ; il ne place pas un mot sans qu'il ne s'en rende raison ; il lui faut consulter sa grammaire ; voir qu'elle règle s'applique à la phrase qu'il veut mettre en latin. S'il fait une version, son intelligence se livre à un travail qui l'exerce encore plus. Il doit chercher la signification de chaque mot en particulier, voir comment ces mots divers peuvent former un sens raisonnable en lui-même ; de plus examiner, si l'idée qu'il croit trouver dans la phrase qu'il traduit, se lie bien à ce qui précède où à ce qui suit dans son auteur ; enfin il doit exprimer dans sa propre langue le sens qu'il donne à cette phrase d'une manière correcte, et même avec une tournure élégante. N'y a-t-il pas dans ces exercices un procédé qui accoutume à réfléchir et qui nécessairement développe et fortifie la raison ?

Il ne faut pas croire que ce labeur soit un dégoût, un ennui pour l'élève qui s'y livre. Cela peut être vrai pour celui qu'un esprit peu ouvert doit exclure des études classiques ; mais en général les enfants intelligents jouissent à ce travail dont je parle.

Il est raconté d'un géomètre grec qu'ayant, après une longue étude, trouvé la solution d'un problème difficile et important, il allait partout s'écriant avec une expression de joie extraordinaire : *Eureka* : je l'ai trouvé. L'élève qui voit qu'il a compris le sens de son auteur, éprouve quelque chose de cette satisfaction ; il goûte du bonheur à sentir dans son intelligence assez de lumières pour pénétrer dans le secret que lui cache une langue étrangère. Souvent aussi, encouragé par ce succès, il cherche de lui-même, outre passant la tâche qui lui a été imposée, à comprendre la suite du récit, ou des considérations de l'auteur qu'il traduit. Le sou-

venir des premières études, pour ceux qui y ont mis quelque application, est un agrément et non une peine et un regret.

Supposez maintenant un élève qui n'apprenne que des choses faciles ; il recevra sans doute volontiers l'instruction qui lui sera offerte ; mais faute d'obstacles à vaincre, son intelligence sera moins exercée, elle aura une activité, une pénétration moins grande, elle ne sera pas formée par ce travail qui fortifie ses facultés, habitué à la réflexion, et lui donne une vigueur dont elle éprouve la salutaire efficacité pour surmonter l'erreur et traiter les hautes questions. L'esprit qui n'aura pas été livré, au temps de l'éducation, à un rude labeur ne sera pas, généralement parlant, fortement trempé ; il aura une certaine mollesse qui lui interdira les études profondes. Le talent naturel lui donnera sans doute des succès et pourra lui faire jouer un rôle avantageux dans la société : mais de fortes études classiques l'eussent fait monter dans une sphère plus élevée, plus glorieuse. Que d'hommes n'entend-on pas tous les jours déplorer la privation d'une éducation littéraire qui leur eut permis une action plus honorable pour eux-mêmes, plus utile aux autres ?

Une certaine instruction générale, mais qui n'est que plus ou moins élémentaire, est répandue partout aujourd'hui. Elle permet à tout le monde de lire ; mais combien de lecteurs ne peuvent juger du mérite du livre qui occupe leur attention, de la vérité des assertions qui y sont émises, de la valeur des argumentations qui y sont présentées ; et cela est dû, non seulement au défaut d'études positives, mais à une certaine langueur de l'esprit qui ne leur permet pas le travail de l'examen, de la discussion.

C.—Ce que vous venez de dire confirme une assertion que j'ai lue récemment : la lecture n'est plus qu'une sensation. Ce mot est vrai peut-être pour le très-grand nombre des lecteurs. Ils sont à l'état passif ; les choses passent par leur esprit sans qu'ils fassent effort pour les garder ; on éprouve une jouissance rapide, et voilà tout. Faute de l'habitude de réfléchir, tout s'échappe, tout s'oublie, on ne s'approprie rien. C'est ainsi que l'intelligence perd son activité et s'affaiblit de plus en plus.

Où l'énergie, la vie de l'esprit a besoin d'être retrempée dans le travail que demandent les études dont l'éducation classique donne le goût. Les connaissances qu'elle a fait acquérir sont un trésor précieux ; il ne faut pas le laisser s'enfouir et condamner l'intelligence à n'avoir d'autre aliment que celui des lectures légères.

D.—Considérons maintenant l'utilité de l'étude des langues anciennes dans l'instruction qu'on en retire. Par les auteurs qu'on traduit dans les classes, on sait ce qu'a été l'antiquité dans son his-

toire et sa littérature. Quel rôle brillant ont joué dans le monde les Grecs et les Romains ! Que d'hommes fameux ont paru chez ces peuples ! Que d'événements mémorables y ont été accomplis ? L'histoire de la Grèce est remplie de faits propres à exciter au plus haut degré l'intérêt. Rome a été la maîtresse du monde. N'est-il pas important de connaître comment elle est parvenue à cette domination, comment elle l'a exercée, comment elle l'a perdue ? Qui ne doit aimer à savoir quel était l'état social de ces peuples, leurs lois, leurs mœurs, quel parallèle il y aurait à établir entre leur civilisation et la nôtre, et jusqu'à quel point notre société diffère de celle qu'ils formaient ?

*B.*—Permettez-moi de vous interrompre. Je ne nie pas l'utilité des études historiques, et je sens que l'on doit connaître les faits principaux qui se sont passés dans l'antiquité. Mais l'histoire ancienne peut fort bien s'apprendre dans les livres français et anglais ; il n'est pas besoin pour s'en instruire de la lire dans les auteurs grecs et latins.

*D.*—Mais ces auteurs ne sont-ils pas la source où tout ce que nous savons de l'antiquité a été nécessairement puisé ? N'est-on pas obligé d'y avoir recours pour s'assurer de la vérité des faits racontés par les historiens des siècles postérieurs ? Les questions qui s'élèvent de temps à autre sur la vérité des faits, ou la manière de les apprécier, ne peuvent être décidées que par les textes primitifs.

D'ailleurs, je serais curieux de savoir combien il se trouve d'hommes qui, n'ayant pas fait de cours classique, se livrent à l'étude de l'histoire grecque et romaine, au point d'en avoir une connaissance passable.

*B.*—Et moi, je serais curieux de savoir s'il en est beaucoup qui, après leurs études, repassent les auteurs qu'ils ont expliqués ou même lisent l'histoire ancienne dans les livres modernes.

*D.*—Peut-être plus que vous ne pensez. Le goût de l'antiquité formée par l'éducation ramène naturellement l'esprit à ce qui a été l'objet des premières études. L'intérêt que l'on a pris aux peuples antiques doit engager à s'occuper encore de leur histoire, dans un âge où l'on peut mieux en juger, en apprécier les faits, et comparer leur état social avec celui des nations qui les ont remplacés.

Dans tous les cas, on n'oublie guère les événements principaux de l'histoire, les actions éclatantes des hommes célèbres, quand on les a appris par la traduction des auteurs, qui, à raison de ces difficultés et du temps que l'on y a employé, a gravé les choses dans l'esprit. Je l'admets, il est un certain nombre d'hommes qui n'ouvrent plus leurs livres classiques ; mais il leur reste toujours

un certain fond de connaissance de l'antiquité, que l'on ne trouve guère chez ceux qui ne l'ont pas étudiée dans les auteurs grecs et latins.

Il y a dans l'étude de l'antiquité une utilité plus grande que celle de la notion de cette suite d'événements, de faits saillants racontés d'une manière si intéressante par les historiens anciens. Elle fait connaître l'état social de ces nations. Elle donne des lumières propres à éclairer, par l'expérience des peuples antiques, les questions qui s'agitent tous les jours dans l'ordre politique sur les diverses formes du gouvernement. La législation, objet continuel des travaux des hommes d'Etat, n'a-t-elle aucun enseignement à recevoir de la jurisprudence ancienne ? Sans doute la société moderne est sous bien des rapports dans des conditions différentes. Mais enfin, le fonds de l'humanité, si je puis m'exprimer ainsi, reste le même ; et l'influence pour le bonheur ou le malheur social de certaines formes politiques, de certaines lois civiles dans les temps passés, peut-être une leçon pour les temps actuels. Eh bien, ces études ne sont guères entreprises par ceux qui n'y ont pas été initiés par la connaissance faite avec l'antiquité dans l'éducation classique.

A.— Pour moi, c'est surtout sous le point de vue religieux que je suis en faveur d'une connaissance assez approfondie des auteurs payens. Sans doute, ils doivent être expliqués avec toute sorte de précautions pour les élèves. Mais ceux-ci trouvent dans l'état religieux et moral des peuples antiques la plus forte démonstration en faveur du christianisme. Assurément ce ne sera pas, si on les forme, comme on l'a fait pendant trop longtemps, à l'admiration de la grandeur sociale et morale des nations anciennes et du prétendu héroïsme de leurs hommes célèbres.

Toutefois je suis loin de dire que l'antiquité ne présente qu'erreurs et que crimes. Les enseignements intérieurs ou extérieurs qui forment la conscience de l'homme ont toujours fait entendre leur voix, et le remords a retenti partout comme écho du crime. La littérature antique, malgré ses aberrations, ne laisse pas que de donner de temps à autre de salutaires leçons, exprimées d'une manière admirable. Au milieu même des transgressions si fréquentes qu'elle commet contre elles, elle proclame les grandes lois morales, seules bases de la société, seuls principes du bonheur de l'homme. Ces témoignages rendus en faveur de la vertu ne peuvent que venir en aide aux préceptes moraux du christianisme, et les traces nombreuses des traditions antiques rappelant les faits primitifs de l'histoire du genre humain, appuient le dogme de la chute et de la rédemption, fondement de toute notre foi.

D'un autre côté, les affreuses aberrations morales des peuples anciens font bénir la croix qui en a retiré le monde. En voyant les tristes égarements où l'intelligence de l'homme s'est perdue, les abaissements qui ont dégradé son cœur, malgré les plus beaux dons du génie, on reçoit une preuve irrésistible de la nécessité d'une révélation dont l'enseignement soit sans cesse maintenue par une autorité incontestable. Platon, Aristote, Cicéron, Homère, Virgile, Ovide, Horace surtout *Epicuri de grege porcus*, sont des témoins, par les écarts de leurs écrits ou de leurs mœurs, qu'on peut appeler en faveur de l'Évangile. La conservation de leurs écrits a été providentielle ; ils servent à la démonstration de la vérité de la religion.

Et puis ces erreurs si monstrueuses sur la divinité, ses rapports avec les hommes, et l'hommage qu'on doit lui rendre, erreurs qui se trouvent chez les philosophes comme chez le peuple ; cette prostration universelle de toutes les classes des sociétés payennes devant ces idoles de bois ou de pierres, dans lesquelles les démons se faisaient adorer ; ce culte rempli de tant de pratiques folles, ridicules, et trop souvent affreusement cruelles ; cette déification de toutes les passions dans ces hommages rendus à ces dieux et à ces déesses, en qui se personnifiaient tous les vices ; cette superstition continuelle du jour et de la nuit qui tenaient sans cesse les Grecs et les Romains dans la crainte d'évènements fâcheux ; ces mœurs horribles qui font voir dans l'homme antique une brute immonde ; cette haine, cette cruauté, cette avidité de la souffrance dans les autres, qui est un des caractères saillants de la société payenne ; la barbarie de la législation civile, les horreurs de l'esclavage, les combats des gladiateurs, les persécutions des chrétiens, tout cela montre, comme l'a si bien dit, l'auteur du *Génie du Christianisme*, après avoir fait le tableau de la corruption antique, que Jésus est le Sauveur du monde dans le sens matériel comme dans le sens spirituel, et que la croix est l'étendard de la civilisation.

Cette connaissance de l'état religieux et moral de l'antiquité ne s'acquiert pas par une lecture rapide ; mais elle reste gravée dans l'esprit, quand on traduit Homère, Virgile, Ovide, dans lesquels on voit en traits si saillants l'absurdité et l'immoralité du culte idolâtrique. Cette étude n'est pas sans quelque péril, même avec les auteurs expurgés ; mais un professeur chrétien et habile saura prendre le moyen d'y faire trouver un puissant enseignement en faveur de la foi et des mœurs qu'elle forme.

C.—Les auteurs anciens doivent être étudiés sous un point de vue plus glorieux pour eux. Il y a incontestablement à admirer chez les plus distingués des écrivains classiques la beauté de la forme,

la délicatesse du goût. Quoique certaines formes littéraires doivent varier selon la diversité des temps, des mœurs, des principes constitutifs d'une civilisation, et que les lettres aient à subir une transformation nécessaire pour s'adapter aux idées qui ont cours dans une société, il y a cependant dans la beauté un caractère absolu qui ne peut changer. Toute la beauté idéale, objet des investigations du poète, de l'artiste, ne se trouvent pas, il s'en faut de beaucoup, chez les anciens ; ils ont été privés de cette vive lumière que le christianisme a jetée dans le monde, sous l'influence de laquelle les idées et les sentiments ont été si élevés ; c'est dire que leur horizon intellectuel et moral a été bien rétréci. Mais enfin, il y a chez eux une élégance de style et souvent une pureté de goût qui en font de vrais modèles dont l'étude a une utilité que personne ne serait admis à méconnaître. De vastes compositions où brillent d'ingénieuses inventions dans une ordonnance savante, et le langage magnifique dont ils ont exprimé les beautés de la nature matérielle, certains sentiments du cœur, des adages remplis de sagesse, assurent aux écrits des anciens une immortalité qui vaincra le temps. Dans bien des circonstances, les citer à propos sera une preuve de connaissance et de goût. Si la succession de l'antiquité n'est pas à accepter tout entière, elle a d'importantes richesses qu'il ne faut pas dédaigner. Partout où le génie a brillé, il faut lui payer le tribut de l'admiration. Il relève la gloire de l'intelligence humaine, et il porte à rendre hommage au Créateur ; les dons merveilleux que Dieu fait aux grands esprits sont une révélation de sa sagesse et de sa puissance.

*B.*—Mais depuis quelque temps des écrivains catholiques du plus haut renom ne se sont-ils pas élevés fortement contre l'étude des auteurs payens, qu'ils ont présentée comme pleine de dangers pour la foi et pour les mœurs ? L'éducation classique n'a-t-elle pas été signalée comme le ver rongeur des sociétés modernes ? Assurément vous n'êtes pas partisan des idées de Mgr. Gaume, ou vous vous mettez en contradiction avec vous-mêmes, par ce que vous venez d'exprimer en faveur de la connaissance de l'antiquité payenne ?

*D.*—Permettez-moi de vous répondre que, comme bien d'autres, vous vous méprenez sur le but des ouvrages que l'écrivain que vous venez de nommer a faits pour amener une réforme dans l'éducation classique. Il n'a pas prétendu que les auteurs payens ne fussent pas être étudiés, mais il a soutenu qu'ils ne devaient pas l'être exclusivement, qu'ils doivent l'être avec précaution, et surtout que l'antiquité ne doit pas être présentée de manière à n'exciter que l'admiration pour ses prétendus grands hommes et son



ordre social. Mgr. Gaume a de plus établi la thèse que les œuvres des Saints Pères Grecs et Latins doivent largement faire part des études classiques, à raison des hautes et importantes vérités contenues dans leurs livres, et aussi à cause de leur beauté littéraire, jusqu'à présent trop méconnue. Deux fois le chef de l'Eglise a prononcé des paroles qui ont été une confirmation des idées du célèbre écrivain. Lors de la discussion que la thèse de celui-ci a produite, le Pape a dit : " On peut apprendre l'art de parler avec éloquence et d'écrire élégamment en étudiant les œuvres si excellentes des Saints Pères, comme les écrits des auteurs payens les plus estimés." Et tout récemment, dans une de ses réponses admirables qu'il fait aux adresses qu'on lui présente, il a dit que les sources de l'intelligence et de la volonté sont troublées aujourd'hui parmi les hommes et qu'il faut les purifier en y introduisant abondamment l'enseignement chrétien ; et il s'est plu à insister sur la nécessité d'étudier les auteurs ecclésiastiques grecs et latins des beaux temps de la littérature chrétienne.

A.—Pour ma part, je le crois, on devrait initier les élèves dans l'éducation classique, non-seulement à ces luttes des passions humaines qui ont illustré l'*Agora* d'Athènes et le *Forum Romanum* ; mais aussi à ces grands combats de la vérité contre l'erreur, du christianisme contre le paganisme, de la morale évangélique contre les inclinations les plus fortes et les plus funestes du cœur, combats où la victoire a été remportée par la parole ou la plume des Cyprien, des Ambroise, des Augustin, des Chrysostôme, des Grégoire, des Basile. Il faut faire admirer l'éloquence de ces hommes en qui le génie rivalisait avec la sainteté. Par l'étude des Actes des Martyrs, il faut aussi faire entendre, dans l'idiome même qui les a exprimés, leurs réponses sublimes inspirées par l'esprit de Dieu, les plus belles paroles que les hommes aient jamais prononcées.

En supposant dans les écrits de certains Pères quelques expressions contre lesquelles une critique sévère aurait peut-être à s'exercer, il ne semble pas que la sagesse exige qu'on sacrifie des trésors de sublimes idées, de salutaires enseignements, de nobles sentiments admirablement exprimés, de mouvements d'éloquence incomparables, à l'appréhension de rencontrer quelques formes qui ne seraient pas dans le goût classique, et à l'égard desquelles, s'il le fallait, il serait facile de mettre les élèves sur leurs gardes.

B.—Que les prêtres étudient les Saints Pères pour leurs sermons, à la bonne heure. Mais les laïcs ne sont pas obligés à prêcher.

A.—Dans la chaire, non ; mais ailleurs, plus souvent que vous ne pouvez le penser, s'ils tiennent à l'honneur de leur foi, dans un

siècle où la religion est sans cesse attaquée dans ses dogmes, dans son culte, dans son histoire, dans ses institutions. Or, ne pensez-vous pas que les ouvrages des écrivains à qui l'importance de leurs œuvres a mérité le titre de Pères et de Docteurs de l'Eglise, soit très-utile pour une controverse qui se rattacherait surtout aux premiers siècles du christianisme ?

B.—Si j'ai besoin de m'en servir, je lirai les traductions qu'on en a faites.

A.—Laissez-moi croire que celui qui, dans ses études, aura été initié à la connaissance de la littérature chrétienne, grecque et latine, sera porté avec bien plus d'attrait à lire les auteurs pour lesquels son admiration aura été excitée. L'intelligence des textes originaux lui sera plus utile qu'une traduction pour une discussion apologétique en faveur du christianisme. N'eut-il pas à s'en servir comme d'une arme puissante pour défendre sa foi, les écrits des Pères de l'Eglise qu'il aura jusqu'à un certain point étudiés, auront laissé dans son intelligence, par les idées et les sentiments dont ils sont remplis, une forte impression religieuse et morale qui lui sera salutaire. De plus la beauté littéraire de leurs écrits lui aura donné une jouissance qu'il cherchera peut-être à sentir encore, dans une nouvelle lecture où l'utile se mêlera nécessairement pour lui à l'agréable.

E.—Le latin est la langue de l'Eglise : à ce titre seul il doit être étudié. C'est la langue du dogme catholique exprimé dans les conciles et les constitutions des Papes ; c'est celle de la liturgie qui rend hommage à Dieu, celle du droit canonique qui règle la discipline de l'Eglise, celle de la tradition, qui permettant de recourir aux sources jusqu'aux premiers siècles, donne le moyen de s'assurer de la perpétuité de la doctrine catholique. Un célèbre publiciste et homme d'état de la fin du dernier siècle, Necker, disait qu'il était enfin temps de demander à l'Eglise Romaine pourquoi elle s'obstinait à se servir d'une langue inconnue. Le comte de Maistre a répondu : " Il est enfin temps, au contraire, de ne plus lui en parler que pour reconnaître et vanter sa profonde sagesse. Quelle idée sublime que celle d'une langue universelle pour l'Eglise Universelle ! D'un pôle à l'autre, le catholique qui entre dans une Eglise de son rit est chez lui, et rien n'est étranger à ses yeux. En arrivant, il entend ce qu'il entendit toute sa vie ; il peut mêler sa voix à celle de ses frères. La fraternité qui résulte d'une langue commune est un lien mystérieux d'une force immense. "

Dans le 9<sup>e</sup> siècle, Jean VIII, pontife trop facile, avait accordé aux Slaves la permission de célébrer l'office divin dans leur langue.

Grégoire VII retira cette permission ; mais il ne fut plus temps à l'égard des Russes, qui bientôt tombèrent dans le schisme.

Rien n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple roi qui lui imprima ce caractère de grandeur unique dans l'histoire du langage humain. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent ; c'est la langue des conquérants et des Missionnaires de l'Eglise Romaine. Les empereurs n'avaient pu la porter que jusqu'à l'Euphrate ; les Pontifes l'ont fait entendre aux Indes, à la Chine et au Japon.

*D.*—J'observerai qu'une langue savante qui n'est entendue que des hommes instruits inspire plus de respect. Beaucoup de passages des Livres Saints, et de la liturgie paraîtraient ridicules, exprimés dans la langue vulgaire. Le peuple comprendrait mal, et trouverait souvent ce qu'il entend étrange et bizarre ; ce qui est arrivé chez les Huguenots par la traduction que Marot a faite des psaumes ; ce vieux français a des mots et des tournures qui font rire aujourd'hui. L'instabilité des langues vivantes aurait forcé de refaire la liturgie à chaque siècle. Le changement dans les formules entraînerait peu à peu une altération dans la doctrine. Quelle difficulté n'y a-t-il pas à s'assurer de l'exactitude de la traduction des livres saints dans les langues modernes ? Qu'on juge par là de l'embarras où l'on se trouverait pour bien préciser le sens des prières, des chants de la liturgie, qui sont l'expression la plus positive et la plus solennelle des dogmes.

La diversité des langues pourrait facilement amener une diversité dans les croyances en des points essentiels, dans les mystères surtout qui demandent d'être formulés en termes si nets, si précis.

L'Eglise seule a conservé la connaissance du latin. Si cette langue se fut perdue, comment s'assurer de l'identité de la tradition à travers les siècles ? les monuments de la foi de la primitive Eglise auraient disparu.

Et puis, sans une langue commune, quel moyen de s'entendre dans ces assemblées où l'Eglise, pour constater la tradition, ou l'efficacité de telles lois disciplinaires, convoque les Evêques de toutes les nations qui sont sous le ciel ? Vous figurez-vous un concile œcuménique où l'on ne s'entendrait pas ; ce serait une autre Babel. Voyez-vous cette réunion dans la Ville Eternelle de l'Eglise Universelle, représentée par presque tous les Evêques du monde, la plus solennelle et la plus extraordinaire qu'ait jamais éclairée le soleil par le nombre et la dignité de ses membres, par la diversité de leurs nations et la distance des lieux d'où ils étaient partis, et bien plus encore par cette union définitive de leur pensée malgré une certaine variété d'opinion, exprimée d'abord ; voyez-

vous le Concile du Vatican, si glorieux, si utile à l'Eglise, et qui sera à jamais un des faits les plus saillants de l'histoire du genre humain ; aurait-il été possible sans une langue dans laquelle chacun put exprimer ses idées, et entendre celle des autres ? Quelle magnifique démonstration en faveur de la nécessité de l'étude de la langue latine ?

*B.*—Ce n'en est pas moins un malheur que les fidèles en général ne puissent comprendre les prières qui se font dans les offices. Comment peuvent-ils y associer leurs sentiments et prendre part au culte divin ?

*D.*—Le peuple n'est pas privé de la connaissance de ce que contient la liturgie. L'Eglise recommande à ces ministres d'expliquer de temps à autre aux fidèles les différentes parties du sacrifice. D'ailleurs tout est traduit dans les Manuels, Paroissiens, et autres livres de piété. De plus, les cérémonies avertissent le peuple de ce qui se dit et de ce qui se fait. S'il ne comprend pas toujours la lettre de la liturgie, il peut en saisir l'esprit, et associer ses prières, ses sentiments aux chants et aux paroles de l'office divin.

Au reste, dirai-je encore avec De Maistre, si l'on s'ennuie d'être ignorant qu'on apprenne le latin, si on le peut encore, et j'ajoute que du moins l'on n'empêche pas les autres de s'instruire, quand ils en ont la facilité.

*C.*—L'Eglise, en conservant le latin, a conservé les connaissances de l'antiquité, et rattaché la civilisation ancienne à la civilisation moderne. Au moyen âge, cette langue était le moyen de communication entre les divers peuples. Mêlée à celle des Barbares, elle les a raffinées; assouplies, en quelque sorte spiritualisées. Elle a été pendant longtemps la langue des Savants. De grands génies comme Copernic, Kœppler, Newton ont écrit en latin, et une foule d'historiens, de publicistes, de médecins, d'antiquaires, de poètes ont rempli l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres.

Quiconque veut avoir une connaissance approfondie de la langue française, doit savoir le latin, d'où elle est en très-grande partie dérivée; il en est de même pour l'italien, l'espagnol. Je conclus en disant : Est-ce qu'il n'est pas à propos qu'il y ait dans chaque société un nombre plus ou moins considérable d'hommes instruits, qui sachent cette langue latine si belle dans ses formes, qui a été parlée par le Peuple Roi, qui est celle de l'Eglise Catholique, qui est la mère de la langue française et de celles d'autres grandes nations, et qui a laissé son empreinte sur les autres langues modernes où dominant des éléments qui lui sont étrangers ?

*A.*—On reconnaît jusqu'à un certain point que le latin est utile aux ecclésiastiques, et l'on veut bien en leur faveur accorder un

an d'étude pour cette langue. Je ne prends pas la peine de réfuter l'assertion que, dans une année, on puisse apprendre le latin au point de pouvoir comprendre les auteurs anciens. Mais je suis surpris de ce qu'on veuille ramener la société au temps qui suivit l'invasion des Barbares ; c'est à-dire, laisser la haute instruction au clergé seul ; ce qui ne devrait pas plaire à ceux qui redoutent tant l'influence cléricale.

Le latin doit être su par tous ceux que l'on doit appeler hommes instruits ; les raisons qui en ont été données le démontrent. Ce serait une honte pour une nation que ceux qui occupent chez elle le haut rang social n'entendissent rien ou peu de chose au langage de l'antiquité, et que, dans un pays catholique, à l'exception des prêtres, presque personne ne pût comprendre la liturgie de l'Eglise, si pleine de beautés du premier ordre, non-seulement pour les pensées et les sentiments qui y sont exprimés, mais aussi pour la forme qui est souvent celle de la poésie la plus gracieuse et la plus élevée.

Ceux qui embrassent la profession de jurisconsultes ont nécessairement à étudier le droit romain. Doivent-ils être réduits à ne le connaître que dans des traductions plus ou moins fidèles ? Que de termes d'ailleurs empruntés au latin dans les formules de la jurisprudence et les axiomes du droit ? Et puis faut-il que l'on ignore le droit canonique, qui régit la discipline de l'Eglise, et que les légistes doivent connaître jusqu'à un certain point à raison des rapports nécessaires et étroits qui existent entre la législation ecclésiastique et la législation civile ? Or, qui peut avoir une connaissance suffisante du droit canon, s'il ne la puise aux sources primitives ?

Quand à la médecine, nombre d'aphorismes de cet art sont en latin. Un homme de la profession doit en les répétant connaître le sens précis de chaque mot. Jusqu'au siècle dernier les livres qui ont traité de la science médicale avec le plus d'autorité ont été écrits dans la langue de Galien.

B.—J'admets qu'une certaine connaissance de la langue latine est utile aux hommes de profession, et d'ailleurs la loi l'exige. Mais enfin faut-il mettre un si long temps à apprendre cette langue ? Pendant huit années on y applique sans cesse les élèves. Evidemment les méthodes sont défectueuses, ou c'est faire payer par un trop long travail, au détriment d'autres études nécessaires, la connaissance du latin.

E.—Quant au temps que l'on met à étudier cette langue, on peut croire, ce me semble, que l'expérience des âges précédents, faite par tant de professeurs habiles, doit faire autorité sur ce point. Il n'est

guères possible d'inventer d'autres méthodes d'enseignement que celles qui ont été expérimentées. Je ne nie pas toutefois qu'on ne puisse faire quelque tentative pour amener un certain perfectionnement du moins accidentel. On sent d'ailleurs que le nombre et l'intelligence des élèves peut faire varier dans une certaine mesure les procédés d'instruction. Mais c'est une erreur de croire que l'on peut faire apprendre en peu de temps d'une manière suffisante une langue, si différente de nos langues modernes. Les études rapides ne donnent que des connaissances superficielles qui s'oublient promptement.

Sans doute les règles essentielles ne demandent pas une longue étude de la grammaire, mais pour qu'elles se retiennent, il faut qu'elles soient appliquées par de longs exercices. Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'explication des auteurs n'a pas seulement pour but de faire apprendre le latin, mais qu'elles font connaître aussi l'antiquité payenne et chrétienne dans son histoire et sa littérature. Au reste, c'est ne pas savoir ce qui se passe dans les collèges que de dire que tout le temps des classes est donné au grec et au latin. L'étude d'autres matières bien importantes occupe une très grande partie de ce temps.

*B.*—Bon ! le Grec !—Est-ce que l'on va prétendre que l'étude de cette langue est d'une utilité incontestable ? Ce qu'on en retire vaut-il la peine que l'on se donne pour en avoir quelque notion ? On oublie si vite ce que l'on a appris, qu'au bout d'un certain temps, le Grec qu'on a étudié, c'est encore du grec.

*C.*—Oui, pour un certain nombre d'élèves qui n'y ont pas attaché assez d'importance pour se livrer à une véritable étude de cette langue, ou bien qui entraînés par le goût des lectures légères, ou peut-être détournés par des occupations qui ont pris tout leur temps, n'ont pas voulu ou n'ont pu entretenir la connaissance qu'ils en avaient acquise.

Il n'est aucun homme instruit qui n'admire la beauté de la langue grecque en elle-même, pour son harmonie, sa flexibilité, et la manière dont elle se prête à la composition des mots. De plus, c'est la langue du peuple le plus ingénieux de l'antiquité, qui a donné à la poésie Homère, Sophocle, Pindare ; à l'éloquence, Démosthènes et Eschine ; à l'histoire, Hérodote et Thucydide ; à la philosophie, Platon et Aristote, ces deux génies si éminents, malgré leurs erreurs, dont les doctrines sont encore aujourd'hui discutées avec ardeur, par quiconque s'occupe de philosophie. C'est la langue des Pères de l'Église les plus éloquents, S. Jean Chrysostôme, S. Basile le Grand, S. Grégoire de Nazianze. Il y a plus, c'est la langue

dans laquelle tout le Nouveau Testament a été écrit, à l'exception de l'Évangile de S. Mathieu, et de l'Épître aux Hébreux.

Qui ne sent que la controverse, dont les Évangiles et les Épîtres sont si souvent l'objet, demande la connaissance du texte original ? On sait aussi de quel secours est à la défense de l'authenticité et de l'intégrité de l'ancien Testament la version grecque des Septante. Et puis, n'est-ce pas dans la langue grecque qu'il faut chercher l'étymologie d'un très-grand nombre de mots de notre propre langue ? La médecine, la géométrie, la physique, la chimie, le système métrique lui empruntent toute leur terminologie. Peut-on aspirer au titre d'homme instruit, si pour entendre le sens d'une foule de mots que l'on prononce sans cesse, il faut avoir recours à un dictionnaire ?

D.—On a dit que là où les études classiques étaient le plus en vigueur, il n'y avait guères de mouvement industriel. Sans doute les hommes instruits en général ne se font pas personnellement manufacturiers ; mais leurs connaissances ne les empêchent pas d'encourager l'industrie dans la société à laquelle ils appartiennent. Dites, l'Angleterre est-elle un pays où le commerce, l'industrie l'agriculture soient dans un état plus florissant ? Eh bien, dans tous les établissements de haute éducation de cette nation le grec est étudié avec le plus grand soin. Ne s'y fait-on pas gloire du titre de *Scholar*, ce qui signifie un homme fort en grec et en latin ? La plupart des hommes d'états de l'Angleterre ont été remarquables par leurs connaissances classiques. Plusieurs d'entre eux se sont fait un nom par des travaux dont l'antiquité grecque et latine ont été l'objet. Ce gouverneur si distingué, dont le souvenir est cher au pays et à cette institution. Lord Elgin, s'est plu à redire aux élèves de ce collège les études auxquelles il lui avait fallu se livrer pour sortir victorieux d'un examen de six heures sur les classiques latins et grecs : ceci ne l'a pas empêché de faire répandre par tout le pays une brochure écrite à son instigation, pour encourager l'agriculture.

Qu'on ouvre le programme d'études de nombre de collèges des États-Unis, et surtout celui de la célèbre université de Harvard à Cambridge, on y verra l'explication de Demosthènes, d'Eschine, de Thucydide, d'Eschyle, de Platon, d'Aristote.

Après toutes ces considérations sur l'importance de la connaissance de la langue grecque, j'exprimerais le désir que dans les collèges on donnât encore plus de temps à cette étude.

J. S. RAYMOND, Ptre.

(A continuer.)

## LE PAYS DE GALAAD.

---

La relation de voyage que la *Revue Canadienne* a la bonne fortune de donner aujourd'hui à ses lecteurs, m'a été envoyée de Jérusalem par l'auteur, peu de temps après mon retour en Canada, à la suite de mes excursions en Terre Sainte, pendant lesquelles j'ai eu l'honneur de connaître cet écrivain, le R. F. Liévin de Hamme.

Quelques mots sur ce bon religieux ne me paraissent pas ici hors de propos.

Le Frère Liévin appartient à l'ordre des Franciscains, qui sont les gardiens de la Terre-Sainte. Il est un des plus grands voyageurs de l'Orient. Depuis dix-huit ans qu'il habite la Judée, il n'a eu qu'une seule mission : celle d'accompagner les caravanes catholiques qui, à époques fixes, tous les ans, viennent de France, d'Italie, d'Autriche, visiter les Lieux Saints. Pour être leur guide compétent, il lui a fallu d'avance se livrer à des études historiques, géographiques, topographiques et d'Écriture Sainte, très-étendues et très-sérieuses. Ces études, continuées pendant de longues années, tantôt dans le silence du cabinet, au milieu des trésors scientifiques que renferme le couvent du Saint-Sauveur,<sup>1</sup> tantôt au milieu des ruines, dont l'archéologue recherche l'histoire dans toutes les parties de la Palestine ; ces études, dis je, l'ont rendu l'un des hommes les plus instruits et les plus érudits sur cette partie du monde.

Le genre de vie qu'il mène est de sa nature peu monastique. Toujours en voyage, par terre ou par mer, à pied, à cheval ou à dos de chameau, il ne peut guère observer les règles sévères de son ordre.

<sup>1</sup> Principal établissement des PP. Franciscains à Jérusalem!



—De tous mes frères, me disait-il un jour en riant, c'est moi qui fais le moins de prières. Il est rare que j'assiste aux offices du couvent, et je n'entends pas la messe tous les jours, ni même tous les dimanches.

Mais l'obéissance sanctifie son existence, et une vie consacrée à la méditation de tous les grands événements de la Rédemption, sur le théâtre même où ils se sont accomplis, est une vie bien remplie. Et puis toutes les pieuses pensées communiquées aux voyageurs qu'il accompagne, toutes les réflexions qu'il leur suggère, toutes les prières qu'ils font ensemble, tous les fruits de religion que les pèlerins retirent de leur voyage, n'en est-il pas l'auteur ? Sa parole aux voyageurs qu'il conduit, n'est-elle pas une paraphrase continue de la vie de Jésus-Christ, entremêlée de considérations scientifiques et de la récitation des prières prescrites pour gagner les nombreuses indulgences accordées par l'Eglise dans la visite des Saints Lieux ?

Le Frère Liévin est petit de taille, mais vigoureusement constitué, Il porte la longue barbe comme tous les Orientaux ; il a l'œil bleu, sec et franc ; la physionomie calme, hardie et pleine de sang-froid. Dans un pays où tout le monde monte à cheval, il est reconnu comme un des meilleurs cavaliers de la contrée et l'un des plus infatigables voyageurs que l'on puisse trouver. Il porte aux arçons de sa selle sa paire de révolvers dont il sait fort bien se servir, et il m'a montré dans sa chambre un sabre magnifique, cadeau d'un grand personnage qu'il avait accompagné en Terre Sainte. Beaucoup d'autres objets de prix qui garnissent les murs blanchis à la chaux de sa modeste cellule, prouvent l'estime qu'ont eu pour lui plusieurs illustres voyageurs. La Duchesse de Persigny, à la suite du voyage dans le pays de Galaad qu'elle fit avec le Frère Liévin et dont on va lire le récit, lui avait fait don d'une magnifique jument de selle, qui était admirée même au milieu des beaux chevaux arabes des Bédouins du désert.

Le Frère Liévin parle huit langues, et cependant il me disait que cela ne lui suffisait pas toujours pour être compris de tous ceux qu'il rencontre à Jérusalem. Cette ville, en effet, est peut-être celle où l'on parle le plus d'idiomes différents. C'est une ville polyglotte.

Le Frère Liévin a résumé dans un livre <sup>1</sup> publié en 1869 le fruit de ses études et de ses voyages en Palestine. Ce volume est incontestablement le meilleur guide que puisse prendre, dans ce pays,

<sup>1</sup> *Guide Indicateur des Sanctuaires et lieux historiques de la Terre Sainte*, par le Frère Liévin de Hamme, franciscain de la Province de Saint Joseph en Belgique. Jérusalem, Imprimerie des PP. Franciscains, 1869.

le voyageur chrétien. Dans mes courses en Judée et en Syrie, je l'ai suivi d'un bout à l'autre ; j'ai fait toutes les excursions qu'il décrit et je l'ai trouvé partout d'une étonnante fidélité. Ce volume a été imprimé au couvent même des PP. Franciscains, qui possèdent la plus ancienne imprimerie établie en Terre Sainte.

Peu de temps après la publication de son livre, le Frère Liévin fut invité par la duchesse de Persigny à l'accompagner dans un voyage qu'elle voulait faire dans le pays de Galaad, situé au delà du Jourdain. Un nombre fort limité de voyageurs européens ont pu visiter cette contrée, qui est très-intéressante, mais qui est infestée de Bédouins. Le Frère Liévin accompagna la caravane de la Duchesse de Persigny. C'est le journal de ce voyage, écrit chaque soir sous la tente, que nous allons donner dans toute sa frappante originalité, et sa gracieuse naïveté. On verra que cette relation n'a pas été écrite dans le but d'être publiée ; elle n'en a peut-être que plus de charmes.—E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

La sécheresse et la chaleur de l'année 1869, ont été extraordinaires et se sont prolongées si outre-mesure, que beaucoup de personnes au mois de novembre même, à Jérusalem, ont dû renoncer au voyage de la mer Morte. La Ville-Sainte contenait en ce moment-là des personnes illustres : l'empereur d'Autriche y était venu faire son pèlerinage, pendant lequel il nous a bien édifié, en outre il n'y a point d'âme à Jérusalem qui n'ait connu sa charité et sa magnificence. M. de Saulcy, sénateur, avec sa fille et sa femme, dame d'honneur de l'Impératrice des Français, ainsi que la duchesse de Persigny, princesse de Moscova, petite-fille du célèbre Maréchal Ney, étaient aussi venus vénérer le tombeau du Christ et les autres sanctuaires où se sont accomplis les principaux miracles de notre sainte religion. Quoique je ne fusse pas encore bien rétabli d'un coup de soleil qui m'avait traîné jusqu'au bord du tombeau, la Duchesse me demanda et m'oblint pour son guide, durant son pèlerinage. En conscience, je fus obligé de conseiller à cette dame de renoncer au voyage de la mer Morte à cause de la chaleur. Elle n'y aurait pas consenti facilement, si M. de Saulcy, à qui elle était chaudement recommandée par son mari, le Duc de Persigny, ne lui eut représenté les dangers qu'elle courrait en faisant ce voyage.

La Duchesse, ne voulant pas être imprudente, y renonça. Aussi après avoir visité les sanctuaires de Jérusalem et de ses environs, tout fut préparé pour le voyage de la Samarie et de la Galilée.

Le 16 novembre donc, vers dix heures de l'avant-midi, nous fîmes nos adieux à M. le sénateur de Saulcy, Madame de Saulcy et leur fille, demoiselle distinguée, et nous nous mîmes en chemin,

la Duchesse avec sa dame de chambre, M<sup>lle</sup> Marie Raguin, M. de la Brûlerie, célèbre entomologiste et moi. Monsieur Scienkewice, gérant du consulat de France avec son chancelier, M. Lacco, et M. Mauss, architecte des monuments français à Jérusalem, nous accompagnèrent jusqu'à la première étape où nous déjeunâmes gaiement tous ensemble. Après le déjeuner, ces Messieurs s'en retournèrent à la Ville-Sainte ; le bon voyage fut souhaité, les adieux échangés et nous voilà sérieusement en route pour la Samarie et la Galilée. Pendant que nous cheminions vers la ville où le Verbe s'est fait chair, une belle pluie vint rafraîchir la terre ; la Duchesse voulut profiter de cette circonstance pour aller voir et vénérer le lieu du baptême du Sauveur et ensuite pour se rendre à la mer Morte. En conséquence, après avoir visité et vénéré les sanctuaires de Nazareth, nous nous rendîmes à Tibériade ; le lendemain, nous allâmes en barque à Capharnaüm où Notre Seigneur habitait avec sa très-Sainte Mère pendant sa vie active ; en revenant, nous visitâmes Bethsaïda, la patrie des saints apôtres Pierre, André et Philippe, ainsi que Magdallah, patrie de Sainte-Marie-Madeleine. En naviguant sur les mêmes flots que Jésus calma pour tranquilliser ses disciples qui avaient peur de périr, où Pierre par manque de foi enfonça et faillit se noyer, et sur lesquelles Jésus marcha, nous nous entretenions des Evangiles qui racontent ces divers miracles. Nous avons déjà lu tout ce qui a rapport au Lac, lorsque tout-à coup apparut devant nos yeux le mont des Béatitudes (Corn-Hattine) qui nous fournit de nouveaux entretiens Evangéliques. Nous fûmes de retour avant le coucher du soleil et nous quittâmes la barque en face de nos tentes dressées sur le bord du lac.

Il était temps de nous occuper du voyage de la mer Morte que nous devons commencer le lendemain par le Ghor (dépression, plaine profonde). Nous avons avec nous Mohammed-Saffadi, Musulman distingué qui accompagna M. de Saulcy dans son périlleux voyage autour de la mer Morte. En outre, je demandai au gouverneur de Tibériade, deux Bachibouzouks (gendarmes) que j'obtins facilement, puis je chargeai le drogman, M. Ouardi, de faire provision de nourriture pour dix jours. Dans le pays que nous avons à parcourir on ne trouve ni magasin, ni boutique, et chez les Bédouins on ne peut se procurer que du mauvais pain, des chèvres et des moutons.

Le 24 novembre, nous quittâmes l'ancienne capitale de la Galilée, nous longeâmes son beau lac à main gauche, et les ruines de la Tibériade Hérodienne à la droite. Bientôt nous passâmes devant les bains chauds de la susdite ville, sur la droite, ainsi que la mon-

tagne percée de nombreux tombeaux Juifs. Entre neuf et dix heures, nous remarquâmes les ruines de Taricée, ville célèbre dans l'histoire ancienne par les exploits de Titus contre les Juifs insurgés contre les Romains. Cette ville était située sur la rive droite du lac. On en voit encore l'ancien port, les restes d'un pont et les ruines de ses fortifications. Quelques pas plus loin nous arrivâmes à l'endroit où le lac forme le Grand Jourdain ; nous le traversâmes à gué pendant que nos bêtes de somme allaient traverser ce fleuve à El-Emcanâtre, où il y a moins d'eau et où par conséquent la traversée est plus facile. Vers dix heures, nous arrivâmes sur la rive orientale du Jourdain. Nous y rencontrâmes un beau buisson de lauriers-roses en fleurs, en face d'une plaine aride brûlée et sans végétation. Pour pouvoir déjeuner à l'ombre il fallait profiter de ce buisson, et quoiqu'un peu de bonne heure encore, nous n'eûmes aucune difficulté à nous y décider ; ces lauriers-roses sur le bord du Jourdain ne manquaient pas de charmes, pendant que le courant des eaux adoucissait les rayons brûlants du soleil. Le drogman reçut l'ordre de servir le déjeuner et en un clin-d'œil les cantines furent descendues des mulets, un tapis servant de table et de chaise fut étalé sur le sol, on y plaça des œufs durs, des sardines, du poulet froid et du mouton, des fruits, de l'eau, du vin et du fromage, et la Duchesse y joignit des viandes en conserve. Tout étant prêt, personne ne se fit prier, chacun se plaça sur le tapis comme il pût : l'un à la manière des tailleurs, l'autre à genoux, un troisième sur ses talons, etc., etc. ; mais il faut avouer que de cette manière on est rarement bien assis.

Après le déjeuner, la Duchesse se mit à tricoter pour les pauvres, selon son habitude. M. de la Brûlerie s'occupa à soulever les pierres pour trouver des insectes. La chasse fut bonne, il y découvrit des espèces inconnues. Moi, j'étudiai le terrain que je trouvai volcanique. De leur côté, le drogman et les domestiques fument le chibouk et narguileh, pendant que nous laissons le soleil passer son point culminant, avant de nous remettre en route. Lorsque le soleil fut rendu à son zénith, l'ombre de notre buisson se réduisit à peu de chose et la chaleur ne diminua pas ; vers midi et demi, nous l'abandonnâmes. Nous nous dirigeâmes vers le sud-est à travers une plaine sans végétation, volcanique, de terre grasse, crevassée, sous un soleil capable de faire rougir le fer.

Bientôt nous laissâmes sur la gauche le village de Sammak, démoli depuis deux ans, par le gouvernement, pour ses hostilités. Après une heure de marche nous arrivâmes au bout de la plaine et nous entrâmes dans une gorge des plus sauvages : au fond roule une quantité d'eau considérable, qui, en se heurtant contre les

rochers, fait un bruit singulier. Cette rivière est appelée par les uns Nahr-el-Hameh, et par les autres Nahr-el-Mandhour; c'est l'ancien Hieromax des Grecs et le Yermouk des Hébreux. A son issue des montagnes, elle paraît se diriger vers le lac Tibériade; mais en entrant dans la plaine elle change de direction et va en zig-zag se jeter vers le sud-ouest dans le Jourdain. Autrefois cette rivière a dû se jeter dans le lac, vu que Josué n'en fait pas mention, tandis qu'il parle de courants d'eau beaucoup moins importants, comme par exemple, le Yaboc et l'Arnon. Josué a dû traverser cette rivière pour arriver à la limite entre la tribu de Gad et la demi-tribu de Manassé, si toutefois elle ne se jetait pas dans le lac, qu'il indique comme frontière entre les susdites tribus (Josué xiii, 26). Au contraire, si cette rivière se jetait dans le lac, alors elle faisait avec le lac une limite naturelle que Josué n'avait qu'à indiquer pour établir clairement la limite entre la tribu de Gad et la demi-tribu de Manassé.

Cette rivière est célèbre par la bataille des Arabes contre Heraclius. En 635, Abou-Obeïdeh et Kaled y campèrent à la tête des Arabes, que les Grecs appelaient Sarrasins. L'armée d'Heraclius, composée de 140.000 hommes, vint les y combattre, mais la victoire se décida pour les Arabes. Héraclius fut battu; la perte de cette bataille entraîna la perte de la Palestine. L'armée grecque depuis lors, ne fit plus de résistance considérable à l'armée arabe dans la Palestine: partout où ces derniers se présentèrent, on leur ouvrit les portes presque sans combattre.

En cheminant sur la rive droite de cette rivière pendant trois quarts d'heure environ, par un sentier qui ressemble plus à une corniche qu'à un chemin, nous remarquâmes un moulin à eau; la gorge devint tout d'un coup une assez large vallée occupée par les ruines de l'ancienne Amatha, petite ville, à en juger par l'étendue de ses ruines. Nous les traversâmes ainsi que la rivière encombrée de grosses pierres qui en rendent le gué difficile et dangereux, pour gagner nos tentes dressées sur la rive gauche. Le soleil était encore assez éloigné de l'autre hémisphère et une petite brise en se traînant sur les eaux modifiait la chaleur. Pendant que la Duchesse, qui ne perd jamais une minute, tricote à la porte de sa tente, jetant de temps en temps un coup d'œil sur les lauriers-roses qui bordaient la rivière et sur les poissons qui, à ses pieds, venaient se donner mille mouvements et puis disparaissaient avec la rapidité de l'éclair, pour revenir ensuite; nos muletiers (moukres) nettoient leurs chevaux en chantant, le drogman et les domestiques couvrent la table et placent les pliants tout autour; le cuisinier active le feu sous ses marmites, d'où s'échappe une vapeur qui nous présage un

dîner qui ne sentira pas le désert ; la femme de chambre met tout en ordre pour le lendemain ; M. de la Brûlerie attrappe des insectes et moi je repasse la rivière pour aller explorer les ruines d'Amatha. J'y ai trouvé un beau bassin d'origine romaine, bâti de belles pierres blanches, plus tard en partie rebâti avec du basalte, probablement par les Musulmans. Il a 24 mètres de long sur 12 de large. De la mosquée restent encore debout le mirab et deux portes en plein-cintre. J'ai remarqué aussi des fondements et quelques pierres très-soignées d'une construction considérable : ce sont très-probablement les restes d'un temple romain. On trouve parmi les ruines d'Amatha des morceaux de colonne, mais la plupart sont en basalte et peu considérables. Cette localité possède encore deux palmiers et quelques jujubiers sauvages (Sidr). Les ruines de cette ville sont situées sur la rive droite de la rivière dont l'eau jusque là est très-bonne, mais laquelle de là jusqu'au Jourdain est moins agréable au goût et moins fraîche à cause de trois sources chaudes qui s'y jettent. La plus chaude et la plus abondante qui, à elle seule, forme un beau ruisseau, est située au sud des ruines, sur le bord et sur la rive droite de la rivière : elle jaillit dans un bassin ogival d'environ 7 mètres de long, autrefois très-beau.

Les bains d'Amatha sont encore très-renommés, on y vient d'Égypte et d'autres pays éloignés chercher la guérison de différentes maladies. Les eaux de ces sources déposent un limon jaunâtre sur un fond bleu ; elles sont trop chaudes pour que la sensation en soit agréable. Je m'y suis baigné et au bout d'un quart d'heure, je me trouvais très-fatigué et affaibli ; M. de la Brûlerie obtint le même résultat, ensuite s'y rendit la dame de chambre qui subit les mêmes conséquences ; vers le coucher du soleil nos moukres y allèrent et en revinrent aussi chiffonnés que possible. J'ignore complètement les bonnes qualités des eaux chaudes d'Amatha.

Sur la hauteur à l'est d'Amatha, se trouve M'Kèse, l'ancienne Gadara, autrefois une des places les plus importantes de la Perée. Elle fut conquise en 218 avant Jésus-Christ, par Antiochus-le-Grand ; reprise vers l'an 70, par Alexandre Jannœus, elle fut réparée par Pompée.

C'est sur le territoire de Gadara que Jésus-Christ guérit le démoniaque Légion (S. Luc viii, 26.)

Cette ville fut détruite par Vespasien dans la guerre des Juifs contre les Romains. Mais elle a dû recouvrer une partie de son importance, car dès les premiers siècles du christianisme elle était le siège d'un évêché.

On voit encore une partie des fortifications de l'ancienne Gadara ;

sur le versant nord de la hauteur occupée par les ruines, on remarque un grand théâtre écroulé, et non loin de là se trouve une partie de la ville. Là commençait autrefois une longue rue ornée d'une double colonnade aujourd'hui éboulée; les dalles de son pavé portent des empreintes de roues; sur le trajet de cette rue se trouvent les restes d'une église. A l'ouest de la hauteur, on voit un autre théâtre mieux conservé que le premier. La ville s'étendait principalement de ce côté-là. Des côtés est et nord-est, les hauteurs sont percées d'un grand nombre de tombeaux avec des portes massives et quelques sarcophages.

Mais le temps passe, voilà que le soleil est déjà allé se coucher derrière les montagnes d'Ephraïm et les quelques rayons jaunâtres qu'il traîne derrière lui ne suffisent plus pour nous permettre de jeter un dernier coup d'œil sur la belle vallée où nous campons. La brise aussi, qui, pendant le jour, avait adouci la chaleur concentrée dans cette vallée, s'était aperçu de son inutilité et ne soufflait plus; les oiseaux avaient cessé leur chant et se cachaient dans les lauriers-roses, s'abandonnant au repos. M. de la Brûlerie saisit encore quelques insectes qui vinrent s'abattre sur la toile de nos tentes. Mais voilà qu'on nous avertit que le dîner est prêt, tout le monde s'assied sur son pliant autour de la table couverte comme celle du meilleur hôtel; tout est bien préparé, l'appétit ne manque pas, le dîner va grand train.

Vers huit heures et demie, nous sortions de table. Tout était entré dans un silence parfait: les gens de service, encore fatigués de leurs bains, mangent sans faire de bruit, les chevaux et les bêtes de somme ne font entendre autre chose que le bruit de leurs dents sur l'orge, en un mot tout est morne et la nature semble enfoncée dans un sommeil éternel; les eaux de la rivière seules ne perdent pas leur temps. Après une petite causerie, chacun approche de son lit, et moi, je me retire pour dire mon office et faire une petite méditation, après quoi je me livre au sommeil.

Pendant la nuit le temps fut doux, la voûte céleste richement semée d'étoiles, et le repos ne fut troublé que par les chacals dont les voix discordantes se firent entendre au loin.

Le 25 novembre, nous étions tous debout au lever du soleil. La Duchesse aime assez les grandes toilettes, mais elle sait s'en passer pour ne pas retarder le départ; elle résiste très-bien à la fatigue et monte admirablement bien à cheval. A sept heures nous étions en selle. Nos Bachibouzouks, garçons de bonne humeur, disaient bien connaître la route; mais au lieu de passer par M'Kèse, ils nous firent regagner la plaine du Jourdain (le Ghor) en suivant l'Hiero-

max sur sa rive gauche par un affreux sentier. Après un quart d'heure de marche, je vis un des Bachibouzouks à la tête de la colonne, descendre dans la rivière ; mais avant d'être au milieu la croupe de son cheval fut couverte d'eau et il se trouva dans le plus grand danger d'être renversé par le courant ; je lui criai de toutes mes forces que ce n'était pas là la route à suivre, puis je lui demandai s'il était ivre ou s'il était devenu fou ! Mais le pauvre diable n'entendait rien à cause du bruit des eaux ; il s'était cependant arrêté ne sachant si la rivière était guéable en ce lieu. Mohammed-Sâffadi, qui suivait ce soldat de près, était également entré dans l'eau et la Duchesse allait aussi quitter la terre, lorsque je poussai mon cheval en avant en lui criant :

“ Madame, n'entrez pas dans la rivière, ce n'est pas là le chemin à suivre ! ”

La Duchesse tourna bride ainsi que Mohammed-Sâffadi, et nous nous dirigeâmes vers le Ghor où nous arrivâmes bientôt après. Je n'ai jamais pu savoir le motif pour lequel le soldat voulait nous faire traverser cette rivière dans un endroit aussi dangereux, tandis que notre chemin n'y passait pas, en sorte que si nous eussions traversé la rivière, nous aurions dû la retraverser pour reprendre notre route.

Arrivés dans le Ghor ou plaine du Jourdain, nous découvrîmes au loin un campement de Bédouins, appelés Schrou-al-Ghor (espèce de Bédouins qui cultivent la terre). J'y envoyai le drogman et Mohammed pour demander une escorte locale, sans laquelle notre sureté n'était pas parfaite ; mais il n'y avait que des femmes et des enfants, tous les hommes étaient allés travailler la terre pour semer du blé ; nos messagers revinrent donc sans Bédouins.

En cheminant vers l'est, vers dix heures, nous remarquâmes quelques ruines qui indiquent l'emplacement d'un village, mais de quel village, malheureusement je ne le sais pas et il n'y avait personne pour me renseigner. A dix heures et demie nous nous arrêtâmes pour déjeuner à l'ombre d'un jujubier sauvage, sur le bord d'un grand ruisseau de bonne eau. Le tapis s'étale et en un clin d'œil il est garni d'œufs durs, de conserves et de viandes froides ; le vin de France et le fromage ne manquent pas, mais les fruits font défaut. Chacun s'assied le mieux qu'il peut, l'appétit n'est pas absent, le déjeuner fait plaisir.

Tout en déjeunant, l'entomologiste regarde autour de lui, il voit des ruines qui certainement ne sont pas là depuis hier ; elles lui promettent une bonne chasse. Moi, je voudrais avoir cinquante yeux pour voir d'un coup d'œil les ruines que j'aperçois sur une assez grande étendue. Elles m'intéressent au plus haut point. Je me



promets bien deux promenades, une sur la hauteur et une autre dans la plaine. Mon déjeuner est bien vite expédié; la Duchesse devine mon désir, elle m'avertit d'être prudent, de ne pas trop me fatiguer, d'autant plus que je ne suis pas encore bien rétabli. J'étais convaincu de cela, cependant je me disais : il faut profiter de cette belle circonstance, personne ne nous a jamais rien dit de cette localité; et qui sait si jamais j'y reviendrai ?

Le déjeuner fini, la Duchesse selon son habitude, se mit à tricoter pour les pauvres; M. de la Brûlerie se mit à tourner les pierres pour dénicher les coléoptères, et immédiatement il découvrit des espèces inconnues. Moi, je regardais tout autour pour découvrir un indigène. Heureusement je vis venir un individu avec des bœufs pour cultiver la terre. Après lui avoir souhaité le bon jour, je lui demande comment s'appelle cette localité? Il me répond Aazer. Ce nom me frappe; je vois venir un Bédouin, je lui répète ma demande et je reçois la même réponse.

Mais quelle est cette Aazer? Ne serait-ce pas là la Yazerville Lévitique de la tribu de Gad? Je n'en doute pas un instant. Nous lisons dans le Livre de Josué, xxi, 37, que ce dernier donna aux Lévitiques, Ramoth de Galaad, l'une des villes de refuge, Manaïm, Hésebon et Yazer, quatre villes avec leurs faubourgs. Le même auteur dit dans le même chapitre, verset 36, que la tribu de Ruben arrive jusque vis-à-vis de Jéricho. C'est jusque-là que s'étendait aussi la tribu de Gad qui, du côté du sud, touchait à celle de Ruben. Il en résulte que Ramoth de Galaad, aujourd'hui Es-Salt, selon tous les savants, Ramoth de Galaad est la ville Lévitique la plus au sud de la tribu de Gad. Or, Josué en nommant les quatre villes lévitiqes de cette tribu commence par celle-là; et s'il les nomme successivement, ce qui est plus que probable, Yazer est nécessairement celle des quatre villes Lévitiques la plus au nord, situation qui convient admirablement à notre Yazer; car elle n'est éloignée de la mer de Génézéreth (lac de Tibériade), limite nord de la tribu de Gad, que d'environ trois lieues.

Vu donc qu'il n'y a point de site qui convienne mieux à cette ville perdue depuis longtemps, et l'existence de son nom qui n'a pas encore changé, car, Yazer, Tazer, Yaser, Taser, Azer et Oser sont toutes une même chose, je n'hésite pas à tenir cette localité pour la véritable Yazer, ville Lévitique de la tribu de Gad.

Yazer était une ville Lévitique, et par conséquent elle devait être considérable; en effet, nous en avons une preuve dans le 1<sup>er</sup> livre des Paralypomènes, xxvi, 32, où il est dit que Goab en faisant le dénombrement du peuple par ordre de David, y trouva 2,700 chefs de famille. Pour qu'une ville soit florissante, il faut qu'elle soit

bien située, et en réalité celle-ci l'était ; ses ruines s'étendent du versant d'une montagne, le long d'un beau ruisseau, jusque dans la plaine du Jourdain. Il n'est donc pas possible d'être mieux située. Ce même verset nous apprend, en outre, que ses hommes étaient intelligents, car David les établit sur la tribu de Ruben, sur celle de Gad, et sur la demi-tribu de Manassé, pour présider dans toutes les choses qui regardaient le culte de Dieu et le service du roi. A Yazer, j'ai vu les restes de deux aqueducs taillés dans le rocher, destinés à conduire à la ville les eaux qui roulent maintenant par le ruisseau au Jourdain. C'est bien là une preuve de plus de l'importance de cette ville et de l'intelligence de ses habitants.

Parmi les ruines de Yazer, on remarque les restes d'un beau pont en belles pierres de taille, probablement romain, des voûtes en plein-cintre, et d'autres ogivales ; on y trouve de la poterie hébraïque et de la poterie colorée et moderne, ce qui me fait croire que cette ville a encore été habitée après l'invasion des Arabes (bataille de Yarmouk).

Le temps m'a manqué pour visiter cette localité, comme je l'aurais voulu et comme elle le mérite. Il doit s'y trouver, au bas de la ville dans la plaine, une piscine dont certes tous les indices ne peuvent pas encore avoir entièrement disparus, et c'est très-probablement là la piscine dont parle le prophète Jérémie, *xlviij*, 32, lorsqu'il dit : " O vigne de Sabama ! je vous pleurerai comme j'ai pleuré Yazer. Vos rejetons ont passé la mer, ils se sont étendus jusqu'à la mer de Yazer : l'ennemi a ravagé vos blés et vos vignes."

Je le sais, on pourra m'objecter qu'une piscine ne peut pas être considérée comme mer ; cependant les anciens donnaient quelquefois le nom de mer à un contenant beaucoup moins grand qu'une piscine. Ne lisons-nous pas dans le troisième livre des Rois, *viii*, 23, qu'on appelait mer, le vase d'airain que Salomon plaça sur douze bœufs du même métal près du temple, et qui n'avait que dix coudées de diamètre ?

A midi trois quarts, nous montions à cheval ; nous traversâmes le beau ruisseau en laissant sur la montagne, à gauche, un très-petit village appelé Maad ; sur la droite, de l'autre côté du Jourdain, nous remarquâmes sur le point culminant du Djible-Kaukab un château fort, appelé Kalaad-el-Haoua. Ce château est isolé du reste de la montagne par deux larges tranchées pratiquées dans le rocher. Nous cheminâmes gaiement et agréablement, la température n'étant pas trop chaude. Vers une heure et quart, nous passâmes sur l'emplacement d'un village, mais comment ces ruines s'appellent-elles ? personne de nous ne le sait, et aucun indigène

ne se montre en ce lieu ; il fallut passer outre en murmurant bien un petit peu. En ce moment-là, quelques gazelles vinrent nous distraire, en se promenant ensemble dans la plaine sans s'inquiéter de nous. Mohammed-Sâffadi, qui a la meilleure jument arabe du pays, et un de nos soldats qui montait aussi un très-bon cheval, se mirent à les chasser. Leurs chevaux couraient plus vite que les gazelles, mais ne pouvant pas tourner aussi lestement, les gazelles finirent par gagner la montagne en laissant nos cavaliers derrière elles.

Notre route s'éloignait de la chaîne de montagnes et approchait du Jourdain. Vers deux heures, nous traversâmes un torrent desséché, appelé Ouâdi-Euscheb, ou Ouâdi-Kouscir. Puis nous entrâmes dans une forêt de sidr (jubilier sauvage) : ce bois est partout armé d'épines en forme de bec d'aigle. Je dis à tout le monde de faire attention de ne se faire déchirer ni les vêtements, ni la peau ; mais mon avertissement venait d'être donné, que je déchirai mon habit depuis les genoux jusqu'au bas. J'aurais préféré me déchirer un peu la peau, parce qu'elle se raccommode elle-même. Ensuite, nous traversâmes un beau ruisseau de bonne eau, appelé Ouâdi-Tayebéh. Sur la gauche, nous remarquâmes une hauteur couverte de ruines, appelée El-Arbaine (quarante). Je demandai d'où vient ce mot d'El-Arbaine, mais personne ne put me répondre. Il n'est pas impossible qu'une église dédiée aux quarante martyrs y ait laissé son nom. Nous avons traversé, un peu plus loin, un autre courant d'eau nommé Ouâdi-el-Arbaine, où le Sidr, se mêlant aux roseaux, rend la route ou sentier encore moins praticable. Au milieu de tout cela, nous avons rencontré une quinzaine de misérable huttes si basses qu'un homme d'une taille ordinaire ne peut s'y tenir debout.

En avançant un peu, nous traversons un autre courant d'eau et nous rencontrons une tribu de Bédouins, campés au milieu de buissons épineux. Nous leur adressons nos saluts qui sont immédiatement rendus au centuple. Nous étions en pays d'amis, car si un Bédouin est hostile et qu'on lui adresse un salut, sa réponse est : il n'y a point de salut. Ils viennent tenir nos chevaux, nous en descendons, des tapis et des coussins sont placés sous une tente noire comme le diable, bien peuplée, mais dans laquelle il n'y a point de nouvelles espèces de coléoptères. Nous prenons place et tous les principaux de la tribu viennent nous saluer et s'informer du but de notre voyage, de notre santé, d'où nous sommes, etc., etc. On offre le café. Pendant que nous le buvions lentement, l'un des Arabes mit des fèves dans une espèce de pelle à feu et les brûle ; puis il les place dans un mortier de bois et les pile en battant une

espèce de mesure avec le pilon qu'il heurte de temps en temps contre le mortier pour obtenir un second ton.

Je demandai le nom de leur tribu ? Elle se nomme Arrab-el-Ehzaouyleh, me disent-ils. Ensuite je leur demande si personne parmi eux ne sait chanter. On me répondit par un très-grand oui et l'on me dit même que l'un d'eux savait jouer du violon ! Je priai donc la Duchesse de permettre à l'artiste de nous rendre témoin de sa science. Celle-ci me regarda tout étonnée et crut ne pas m'avoir compris, ne pouvant s'imaginer que parmi ces Sauvages l'art de la musique fut connu ; mais quand je l'eus assuré que la demande était sérieuse, elle donna son consentement.

Voilà donc que le musicien va chercher son instrument ; en attendant, je prie tout le monde de ne pas rire, n'importe ce qui arriverait. Je savais d'avance que le violon qui allait paraître ne venait pas d'arriver de Paris. En effet, je ne m'y trompais pas. Bientôt l'artiste entra gai comme un pinson, avec un sac qu'il se mit à délier, opération qui prit quelque temps. A la fin le violon parut. La dame de chambre, Marie Raguin, me demanda à l'oreille :

—Est-ce là le violon ?

—Pour l'amour de Dieu, lui dis-je, ne riez pas.

Afin d'avoir une juste idée de ce violon, figurez-vous une boîte de peau d'âne, longue de 15 centimètres et large de 10, clouée sur un bâton, de 75 centimètres de long, une corde tendue de l'une à l'autre extrémité du bâton, au dessus de la boîte en face d'une petite ouverture dans la boîte. Pour accorder son instrument le musicien ne manquait pas des moyens, il avait de petits morceaux de bois qu'il mit entre la corde et le bâton, ce qui la fit élever, et par conséquent s'étendre d'avantage et le son devenir plus haut. Son archet se composait de quelques crins de cheval, qui courbaient un petit bâton. Notre artiste maniait tout cela avec une extrême délicatesse, et une fois assuré que tout était en bon ordre, il commença à en tirer quelques sons, en pinçant les cordes avec ses doigts. Le son lui parut bon. Il regarda alors tout le monde comme pour demander l'approbation de l'assemblée. Je déclarai que je trouvais le son très-beau, quoique jusqu'alors je n'eusse jamais rien entendu d'aussi capable d'écorcher les oreilles que ce fameux violon, que je commençais à regretter d'avoir fait paraître. Le violon accordé, il restait à décider le morceau que le musicien devait exécuter. Parbleu, cela nous était bien égal, mais il n'en était pas ainsi pour les Bédouins, qui étaient tout-à fait divisés d'opinion. Pour en finir je déclarai qu'il fallait laisser le choix à l'artiste. Le voilà donc à son aise. Et sans retarder davantage, il se mit à chanter en s'accompagnant de temps en temps de son violon. Mais

j'avoue que de toute ma vie je n'ai jamais entendu d'aussi horrible musique ; et si jamais je dois encore passer par la tribu Arrab-el-Ehhsaouyieh, je me garderai bien de leur faire exécuter de la musique.

Attendant à la tente où nous nous trouvions, s'en trouvait une autre qui contenait une collection de femmes et d'enfants, probablement toute la propriété féminine du Cheïkh : elles étaient comme possédées du diable pour nous regarder par-dessus le mur d'étoffe noire qui les séparait de nous ; elles paraissaient ne pas pouvoir satisfaire leurs yeux. Il est probable qu'elles voyaient pour la première fois de leur vie des dames françaises, lesquelles certes sont tout autrement vêtues qu'elles. Deux fois elles reçurent l'ordre de ne pas regarder par-dessus la pièce d'étoffe noire, mais alors elles regardèrent par dessous en levant la pièce. Ces descendantes d'Agar n'étaient pas tout-à-fait noires : elles étaient plutôt de la couleur du bronze, de taille ordinaire, plutôt petites que grandes. Leurs vêtements consistaient en une robe bleue, une ceinture et un petit voile pour se couvrir la tête. Après avoir pris le café qui était excellent, et avoir fait nos compliments au musicien et lui avoir donné le bakchisch, nous demandâmes deux Bédouins pour nous accompagner. Le Cheïkh en désigna deux, un à pied qui devait accompagner nos bagages, et l'autre à cheval pour rester avec nous.

A partir du campement de la tribu Arrab-el-Ehhsaouyieh, nous cheminâmes encore pendant quelque temps entre des buissons épineux, en nous dirigeant obliquement vers les montagnes. A quatre heures quinze minutes, nous traversâmes une petite vallée sillonnée d'un ruisseau d'eau potable, appelé Ouadi-Seklab ; nous entrâmes dans les collines et une heure plus tard, nous arrivâmes à nos tentes dressées sur le bord d'un grand ruisseau appelé Ouâdi-Mouz, qui coule au pied d'une grande et belle colline couverte de ruines nommées Toubakât-el-Tahil, l'ancienne Pella. Par la domination des Grecs et des Romains, beaucoup de localités avaient changé de nom ; mais par celle des Arabes, beaucoup ont repris leurs anciens noms et d'autres ne les ont repris qu'en partie. Pella est évidemment une ancienne localité qui très-probablement est mentionnée dans les Livres Saints. Aujourd'hui on indique cette localité par un nom en deux mots dont le premier est Toubakât. Nous lisons dans le premier livre des Machabées, v, que les habitants de Galaad écrivirent à Judas Machabée que les nations (les gentils) qui étaient en Galaad, s'assemblaient pour exterminer les Israélites. " Venez donc maintenant, continuèrent-ils, nous délivrer de leurs mains, parce que nous avons déjà perdu

plusieurs des nôtres. Ils ont fait mourir tous nos frères qui étaient aux environs de Tubin, etc." De Tubin à Toubakât, il y a si peu de différence, que je crois que Pella ou Toubakât-el-Tahel n'est autre que l'ancienne Tubin.

Quoiqu'il en soit, Pella est la ville qui donna l'hospitalité aux premiers chrétiens de Jérusalem. L'an 70, Siméon, deuxième évêque de Jérusalem, étant persuadé que les prophéties annoncées par son cousin et son Sauveur, allaient s'accomplir, dit au peuple chrétien : " Nous n'ignorons pas que notre maître nous a dit : quand vous verrez l'abomination de la désolation, qui a été prédite par Daniel, dans le Lieu-Saint, que ceux qui habitent la Judée s'enfuient sur les montagnes (Matth. XXVI). Voilà ce moment terrible arrivé, dit le saint évêque, que ceux qui veulent quitter la ville sainte pour se sauver viennent avec moi." Le plus grand nombre des catholiques de Jérusalem se joignirent à leur évêque et se rendirent à la susdite ville, et allèrent après le passage de Titus prendre possession de la Jérusalem détruite. (Eusèbe, Hist. ecclés. 111, 5.)

Pella est située sur une belle et haute colline sur le bord d'un grand ruisseau appelé Ouâdi-Mouz, qui, à travers des roseaux, va péniblement se jeter dans le Jourdain. De Pella il ne reste aucune construction debout. Au sud des ruines de cette ville, on remarque un aqueduc qui, autrefois, menait une partie des belles eaux de Ouâdi-Mouz à un moulin dont on voit encore les ruines au milieu des roseaux. Près de là on remarque sur le versant de la colline, des colonnes sans chapiteaux enfoncées dans la terre et une voûte en plein-cintre. Les ruines de Pella couvrent un grand espace, mais elles n'ont rien de particulier. On y trouve de la poterie hébraïque et de la poterie colorée et moderne. Au sud-est des ruines sur la rive droite du ruisseau, se trouve une construction en ruines qui a été très-considérable ; il est plus que probable que c'est un ancien temple, converti en église et plus tard changé en mosquée. On remarque encore une quinzaine de colonnes monolithes d'un mètre de diamètre, plusieurs morceaux de colonnes de différentes dimensions, des chapiteaux corinthiens, des soubassements en forme de piédestal, etc., etc.

Notre campement à Pella était charmant et en même temps sauvage. Nos tentes étaient placées au bord des ruines de Pella, à un mètre du ruisseau dont l'eau était limpide comme du cristal, et derrière tous les vents. Entre le coucher du soleil et la nuit M. de la Brûlerie fit une excellente chasse entomologique ; mais elle ne dura pas longtemps, car dans ce pays il n'y a presque point du crépuscule, la nuit succède immédiatement au coucher du soleil.

A peine les premières ombres commençaient-elles à lutter contre les derniers rayons du soleil, qu'on nous invita au dîner, l'appétit était encore bon, mais nous étions un peu fatigués. Aussi après dîner on ne causa pas longtemps ; la Duchesse se retira, nous l'accompagnâmes jusqu'à sa tente ; la bonne nuit fut souhaitée ; M. de la Brûlerie alla arranger ses insectes, et moi faire ma prière. A neuf heures et demie nous avons tous choisi la position horizontale.

Nous passâmes une nuit des plus tranquilles, mais nous nous levâmes avec la tête lourde. Si jamais je campe à Pella je ne ferai pas dresser les tentes aussi près du ruisseau.

A sept heures cinq minutes, nous montions à cheval. Nous traversâmes le ruisseau que nous longeâmes pendant quelques minutes à main droite, en cheminant sur un terrain onduleux, ensuite nous nous dirigeâmes vers le sud-ouest, et à sept heures trente-cinq minutes, nous arrivâmes dans le Ghor. Nous remarquâmes à main gauche une colline percée de plusieurs grottes qui, très-probablement, ont été habitées dans des temps reculés. A main droite, nous aperçûmes par une échancrure dans la montagne, le mont Thabor, le petit Hermon et une partie de la plaine d'Esdrélon. En ce lieu-ci le Ghor est cultivé et irrigué. Vers huit heures nous rencontrâmes les ruines d'une ville ou village appelé Chourahbil. Un peu plus loin, on trouve d'autres ruines, séparées des premières par deux courants d'eau ; le plus grand se nomme Nahr-el-Yabès. Tous les deux roulent leurs belles eaux au Jourdain, sauf une faible partie employée pour arroser quelques terrains cultivés. Cette contrée est une des plus belles et des plus fertiles qu'on puisse voir. Puisque nous trouvons ici le Nahr-el-Yabès, nous devons être près de la ville de Yabès, tant de fois nommée dans les Saintes Écritures. Soit que cette ville eut pris le nom du courant d'eau près duquel elle se trouvait, soit que le courant d'eau eut emprunté son nom à la ville qu'il arrosait, peu importe ; il faut chercher la ville de Yabès sur le bord du Nahr-el-Yabès. Le nom de Chourahbil ne ressemble certainement pas à Yabès, cependant je crois les ruines de Chourahbil, bien celles de Yabès, et voici comment :

D'abord tout le monde sera d'accord avec moi, pour chercher la ville de Yabès, près du Nahr (rivière ou courant d'eau) el-Yabès. Or, aux environs de ce courant d'eau, il n'y a que les ruines que je viens d'indiquer ; par force, ce sont donc là les ruines de cette célèbre ville. Voici comment elle a pu perdre son nom et s'appeler Chourahbil :

Lorsque les Arabes eurent fini de subjuguier la Syrie, plusieurs

conquérants, séduits par la beauté de certains endroits vinrent s'y établir. Entr'autres Chourahbil, lieutenant d'Omar, vint se fixer dans le beau pays de Galaad, sur le bord de Nahr-el-Yabès, à Yabès même ; mais peu de temps après (639) une peste cruelle vint ravager ce beau pays ; vingt mille Mahométans succombèrent et Chourahbil fut du nombre. Il fut enseveli près de la ville et sur le bord de Nahr-el-Yabès, et on bâtit sur son sépulcre ou sur la terre qui le couvre, un Ouali (petit monument funèbre) comme on fait encore de nos jours, pour tous les grands hommes de la secte de Mohamed (Mahomet). Le monument de Chourahbil fut vénéré, on y plaça son casque et deux de ses cuirasses qui, jusqu'aujourd'hui, y sont très-honorées. Après le passage de la peste, le peu de personnes qui existaient encore à Yabès, quittèrent leur ville et Yabès fut abandonnée ; et peu de temps après, on ne voyait plus de Yabès que quelques ruines, mais quant à l'Ouali (monument funèbre de Chourahbil), il fut restauré dès qu'il fut endommagé, et aujourd'hui même, il est très bien entretenu. Par suite des temps, Yabès ruinée perdit son nom et on n'en parla plus. L'Ouali, toujours existant, fut appelé du nom de celui dont il couvrait les cendres, et toute la localité finit par être appelée Chourahbil. Aucun doute pour moi donc, Chourahbil est bien l'ancienne et célèbre ville de Yabès. Avant de la quitter je veux dire un mot de son histoire.

F. LIÉVIN DE HAMME.

(A Continuer.)

---



# BATAILLE DE DORKING,

—  
INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(Suite.)

L'artillerie ennemie se mit bientôt à tonner. Nous ne pouvions pas voir les pièces, mais nous entendions le sifflement des obus au-dessus de nos têtes, et le bruit sec qu'ils faisaient en éclatant un peu plus loin. Je ne saurais guère vous dire ce qui s'est passé depuis ce moment. Quelquefois, quand je m'efforce de me rappeler cette scène, il me semble qu'elle n'a duré que quelques minutes ; je sais pourtant que quand nous étions étendus de notre long sur le terrain, nous pensions que l'heure n'avancait pas ; nous regardions les artilleurs manœuvrer leurs pièces, tirant sans discontinuer sur cet ennemi toujours invisible, ne s'arrêtant pas un seul instant, sauf quand, de temps en temps, on entendait un bruit mat, et on voyait tomber un homme que deux ou trois de ses camarades emportaient aussitôt derrière les lignes. Le capitaine ne caracolait plus autour de la batterie, je ne sais ce qu'il était devenu. Deux de nos canons cessèrent de tirer pendant quelque temps, ils avaient été endommagés. Sur ces entrefaites arriva un général d'artillerie. Je le vois encore. C'était un bel homme, aux traits prononcés, à moustaches noires, et la poitrine couverte de décorations. Il paraissait furieux de l'interruption de la canonnade.

“ Qui commande cette batterie ? ” s'écria-t-il.

— “ C'est moi, sir Henry, ” répondit un officier que je n'avais pas encore remarqué.

Je vois encore ce groupe, qui se détache vigoureusement sur un fond de fumée : Sir Henry, ferme en selle sur un magnifique cheval, l'œil étincelant, le bras gauche étendu vers l'ennemi, comme pour donner plus de force à ce qu'il allait dire ; un peu derrière lui, le jeune officier rassemblant son cheval, et saluant, la main droite levée au képi.

Cela ne dura qu'un instant, on entendit tout à coup un bruit sourd, et l'on vit rouler à terre chevaux et cavaliers. Un boulet plein les avait renversés tous quatre. Des artilleurs coururent leur porter secours, mais aucun des deux officiers n'a dû survivre plus que quelques minutes. Ce n'étaient pas les premières victimes que je voyais tomber. Peu de temps auparavant, presque au moment de l'ouverture du feu, et pendant que nous étions étendus sur l'herbe, j'avais entendu le son strident du métal heurtant le métal, et au même instant mon camarade et voisin de rang, Dick Wake, qui, à moitié relevé, s'appuyait sur ses coudes, tomba la figure par terre. Je tournai la tête, et je devinai ce qui venait de se passer : un boulet, tiré d'une grande hauteur, lui avait passé par-dessus la tête, et, en ricochant à terre, lui avait presque emporté la cuisse. C'était le choc sur le fourreau de son sabre-baïonnette qui avait produit le son métallique. Trois d'entre nous, avec beaucoup de difficulté, emportèrent notre malheureux camarade jusqu'à l'ambulance ; mais il était déjà presque mort d'épuisement lorsque nous le remîmes entre les mains du médecin, qui se tenait sous tente, à deux cents mètres en arrière de nos positions, avec deux autres chirurgiens civils, qui étaient venus l'aider. Après avoir déposé notre fardeau, nous retournâmes à notre poste. Le pauvre Wake avait toute sa connaissance au moment où nous le quittâmes. Wood, le cocher de l'ami Travers, se trouvait aussi à l'ambulance pour aider les médecins. Et avant la fin de la journée, hélas ! j'avais déjà fait bien des visites à l'ambulance !

Nous étions toujours couchés sur l'herbe, servant de cible à l'ennemi, auquel nous ne répondions pas, car nos tirailleurs défendaient les murs et les enclos au pied de la colline. Comme je l'ai dit, le talus abritait une grande partie du régiment, et dans ce moment le général donna à notre compagnie de droite, qui se trouvait à découvert, l'ordre de se mettre à l'abri derrière ce bienheureux talus. Ainsi nous demeurâmes étendus, quatre de front, les obus éclatant et les balles sifflant par-dessus nos têtes, mais heureusement sans frapper personne. Notre colonel seul était exposé, car, ferme comme un roc, il continuait à monter et à descendre le chemin creux au pas de son cheval, mais il avait ordonné au major et à l'adjudant de mettre pied à terre et de

s'abriter derrière le talus, en tenant leurs chevaux par la bride. Tous, nous étions ravis de lui voir tant de sang-froid, cela ranimait notre confiance en lui, bien affaiblie par l'épisode de la veille.

Pendant cette inaction forcée, les heures nous parurent sans fin. Naturellement nous ne pouvions nous empêcher de temps en temps de regarder par-dessus le talus pour essayer de découvrir ce qui se passait, mais c'était peine perdue, d'autant plus qu'un orage terrible, qui avait menacé toute la matinée, éclata subitement, et la pluie, tombant par torrents, obscurcit la vue encore plus que ne l'avait fait la fumée, pendant que le fracas du tonnerre et la lumière des éclairs dominaient même le bruit de l'artillerie. Une éclaircie me permit de voir que l'attaque avait lieu sur Box-Hill, de l'autre côté de la trouée, un peu à notre gauche. C'était comme une scène de théâtre : un rideau de fumée enveloppait le champ de bataille, avec une échappée au centre éclairée par un rayon du soleil couchant. Le versant rapide et glissant de la colline était couvert des troupes ennemies, dont je voyais pour la première fois les uniformes d'un bleu foncé. Elles formaient des lignes irrégulières sur le premier plan ; mais par derrière elles étaient très compactes.

Cette masse marchait en avant par secousse, les hommes tirant à mesure qu'ils avançaient, les officiers agitant leurs épées, les colonnes se rapprochant graduellement, et gagnant peu à peu du terrain. Nos soldats étaient cachés par les buissons qui couronnaient le sommet du talus, d'où on voyait sortir la fumée et jaillir le feu de leurs fusils. Tout à coup, des buissons qui dominaient la crête, on vit s'élancer les habits rouges, qui se précipitèrent jusqu'au pied de la colline en engageant une fusillade nourrie. L'ennemi hésite, la confusion se met dans ses rangs, et il bat en retraite précipitamment. A ce moment le brouillard couvrit de nouveau le champ de bataille ; mais cette brillante charge, à laquelle nous avions assisté de loin, nous avait donné du cœur au ventre, et nous nous promettions de faire galamment notre devoir quand viendrait notre tour. Ce fut alors que nos tirailleurs se replièrent, beaucoup d'entre eux blessés grièvement, quelques-uns se traînant tout seuls, les autres aidés de leurs camarades. Le corps principal reculait en très-bon ordre, se retournant de temps en temps pour faire le coup de feu ; un officier de la garde parcourait les lignes à cheval, encourageant les hommes à tenir ferme et leur recommandant le sang-froid.

Ce fut enfin notre tour. Pendant quelques minutes nous ne pûmes rien voir ; nous entendions seulement le crépitement des balles au milieu de la pluie et du brouillard : le plomb passait au-dessus de nos têtes. Nous ouvrîmes alors le feu de notre côté,

nous appuyant contre le talus pour tirer, et nous baissant pour recharger. Mais le général, arrivant sur ces entrefaites, fit transmettre de rang en rang l'ordre de ménager les munitions, et nous dûmes rester debout exposés à la fusillade. Alors nous pûmes voir distinctement les casques à pointe, déployés en tirailleurs, s'avancer en masse, sur cinq ou six lignes, tantôt s'arrêtant pour tirer, tantôt marchant en avant. Dans ce moment, le général galopait sur notre front. "Allons, camarades, recevez-moi chaudement ces gaillards-là !" s'écria-t-il, et nous fîmes feu avec une rapidité sans égale. Une grêle de projectiles pleuvait autour de nous, à chaque instant je croyais ma dernière heure arrivée. Echapper sous un tel feu me semblait impossible ; mais d'ailleurs, qui songeait au danger ? Nous nous occupions peu les uns des autres, je vous le jure. Je ne faisais que charger et tirer aussitôt que je le pouvais ; je ne sais combien de temps cela dura, mais ce dû être fort court, car il eût été impossible de résister bien longtemps à un pareil ouragan de fer et de feu.

Peu à peu l'ennemi perdit du terrain, et la fusillade se ralentit visiblement de son côté. A peine eûmes-nous compris ce mouvement de retraite que nous poussâmes trois fois un hurra formidable, et quelques-uns des nôtres, sautant sur le talus, déchargèrent encore une fois leurs armes. On fit alors circuler l'ordre de cesser le feu, car un bataillon des gardes opérait un mouvement oblique sur notre gauche et en avant de notre front : C'était cette attaque de flanc qui, combinée avec notre feu, forçait l'ennemi de se replier. Quel beau spectacle de voir ces braves soldats ! Avec quelle précision les gardes descendant le revers de la colline conservaient un irréprochable alignement ! Malgré les sinuosités de la plaine, ils faisaient feu et manœuvraient avec la même régularité que s'ils eussent été à la parade : c'était splendide. Nos cœurs bondissaient d'une ardeur patriotique ; il nous semblait que la bataille était gagnée. C'est alors que quelqu'un s'écria qu'il fallait relever les blessés, et pour la première fois je jetai un regard sur le rebord du sentier, à l'endroit où nos rangs épais avaient essuyé les décharges répétées de l'ennemi, et je vis que cette attaque repoussée nous avait coûté cher. Juste derrière moi, gisait sur le dos, Bow Lawford, mon collègue de bureau : une balle lui avait percé le front ; il serrait encore sa carabine d'une main crispée. A chaque pas, on se heurtait contre un ami ou une connaissance tuée ou blessée. Sur la route, à peu de distance, je trouvai mon infortuné Travers assis, le dos appuyé contre le talus. Une balle lui avait traversé le poumon, et le sang s'échappait à flots de sa bouche. Je voulus le soulever, mais les cris d'angoisse que je lui arrachais me forcèrent à

m'arrêter. Je m'aperçus alors que ce n'était pas son unique blessure : une balle lui avait fracassé la cuisse au moment sans doute où il tirait debout sur le talus. Le sang qu'il perdait se mêlait à la pluie, qui avait formé là une mare bourbeuse.

Nous ne pouvions pourtant pas l'abandonner ainsi sans secours ; aussi, le soulevant avec les plus grandes précautions, je le portai, par la petite barrière qui s'ouvrait sur la route, jusqu'à l'ambulance établie en arrière de nos positions. Cette opération dut lui causer des douleurs horribles, car je ne pouvais soutenir convenablement sa jambe fracturée. Pauvre garçon ! tout courageux qu'il était, il ne pouvait réprimer ses gémissements et ses cris ! Comment je l'ai porté, je ne saurais le dire, car Travers était plus grand et plus fort que moi. J'avais déjà fait quelques pas, suivant plusieurs de mes camarades occupés à la même besogne, lorsque j'eus le bonheur de rencontrer un musicien et le vieux Wood, qui portait une claie en guise de civière, sur laquelle nous plaçâmes notre malheureux ami. Wood n'eût que le temps de me dire qu'il avait là, à quelques pas, une charrette sur laquelle il voulait placer son maître et essayer de le conduire à Kingston, lorsqu'un officier d'état-major arriva et nous donna l'ordre de reprendre nos rangs : " Allez, messieurs, ne quittez pas ainsi vos rangs.

— " Mais, répondit un des nôtres ; nous ne pouvons pas laisser nos camarades mourir comme des chiens.

— " Il s'agit d'abord de refouler l'ennemi, s'écria l'officier ; rejoignez vos régiments promptement, ou je vous fais arrêter."

Sans doute il n'avait pas tort, car la plupart de nos régiments commençaient à se débander. Ainsi, outre nos camarades relevant les blessés, de nombreux volontaires des régiments de réserve couraient ça et là sous le prétexte de nous aider et cela à tel point que le terrain était parsemé de groupes d'individus. Je m'empressai donc de regagner mon poste. Je n'eus que le temps de remarquer que le terrain derrière nous était occupé par une masse compacte de troupes beaucoup plus nombreuses que le matin, et qu'une colonne descendait à gauche de notre ligne pour prendre position de la colline, auparavant occupée par les gardes.

Pendant tout ce temps, quoique la fusillade se fut ralentie le feu de l'artillerie semblait plus fort que jamais : les obus sifflaient au-dessus de nos têtes et éclataient tout autour de nous ; aussi, je l'avoue, ce fut avec joie que je regagnai l'abri tutélaire du chemin creux. Jetant un coup d'œil par-dessus le talus, je remarquai l'horrible carnage que notre feu avait causé dans les rangs ennemis. L'espace devant nous était jonché de cadavres et de blessés ; au delà on apercevait indistinctement (car il commençait à faire

sombre) les bonnets à poil et les habits rouges de nos vaillants gardes éparpillés sur le versant de la colline et jalonnant la ligne de leur marche victorieuse. Une minute à peine s'était écoulée depuis que je contemplais le champ de bataille, lorsque arriva notre général (il était à pied et venait par la route ; je suppose que son cheval avait été tué). " Volontaires, s'écria-t-il, reprenez vos armes ! L'ennemi revient à la rescousse. " Nous nous trouvâmes encore engagés dans une vive fusillade. Je ne me rappelle pas combien cela dura, mais nous distinguâmes parfaitement la ligne des tirailleurs ennemis à soixante pas de nous, avec leurs officiers à cheval au milieu d'eux. Nous paraissions les tenir en échec, car ils recevaient notre feu à découvert, tandis que nous étions abrités à peu près jusqu'aux épaules, quand, je ne sais comment, j'eus une vague appréhension que les choses allaient mal. " Nous sommes tournés ! " s'écria quelqu'un ; et regardant à gauche, je vis des figures sombres qui sautaient par-dessus le talus dans le chemin ; ils ouvrirent le feu sur le flanc de nos lignes. Les volontaires de réserve, qui avaient pris la place des gardes, devaient avoir été refoulés sur ce point, et les tirailleurs ennemis perçaient nos lignes et tournaient notre flanc à gauche. Ce qui se passa à partir de ce moment, je ne puis me le rappeler : peut-être agit-on sans ordre, mais en un clin-d'œil nous nous trouvâmes loin de la route sur le plateau, à trente mètres en arrière du chemin creux. La colonne qui nous appuyait avait également opéré son mouvement de retraite. L'ennemi occupait le revers du talus, et un grand nombre de soldats, après l'avoir franchi, se formaient en bataille devant nous. Notre gauche ne présentait plus qu'une masse confuse en retraite, faisant feu en marchant, au hasard, et poursuivie par l'avant-garde ennemie qui tentait de nous déborder. Nous restâmes ainsi quelques instants, engageant une fusillade sans péril pour les agresseurs. Notre colonel et notre major avaient probablement été tués, car personne ne nous commandait plus ; mais un officier à cheval, — je crois que ce devait être le major, — nous cria de derrière les rangs : " Allons, volontaires, en avant pour la vieille Angleterre ! A la baïonnette ! " Et nous nous élançâmes sur les chasseurs en poussant des hurrahs formidables. Quelques-uns de ceux-ci hésitèrent et lâchèrent prise, d'autres nous attendirent de pied ferme, et pendant un moment ce fut un véritable combat corps à corps. Je sentis une vive douleur à la jambe pendant que j'enfonçais ma baïonnette dans le corps du soldat vis-à-vis de moi. J'avoue que j'avais peur de regarder mon adversaire : cependant je ne détournai pas la tête assez vite pour ne pas voir ce malheureux au moment où il tombait ; les yeux lui sortaient de la tête, et, tout excité

que je fusse par le combat, ce spectacle me parut horrible. En un instant la lutte fut terminée et les Allemands refoulés jusqu'au bord du chemin creux. Eût-on poussé plus loin, je crois que nous aurions réoccupé notre ancienne position, mais nous étions trop désorganisés : il n'y avait personne pour nous dire ce qu'il fallait faire. L'ennemi profita de ce désarroi, il s'élança une seconde fois sur le talus, et ouvrit le feu. Il massait des forces à notre gauche, et tentait encore de nous déborder. La fusillade sur notre front et sur notre flanc devint tellement gênante que nous fûmes rejetés en désordre sur la droite, où vinrent rejoindre les débris de notre aile gauche. Ils se mêlèrent avec nous, et augmentèrent encore, si c'est possible, la confusion qui régnait dans nos rangs. Le soleil disparaissait à l'horizon : il faisait déjà nuit. Nos réserves, en position en arrière du champ de bataille, nous voyant venir, nous prirent d'abord pour l'ennemi, et leurs premières lignes nous saluèrent de plusieurs décharges. Nos camarades poussèrent des cris pour se faire reconnaître, et en un instant le versant de la colline offrit une scène indescriptible, régiments et bataillons confondus se mêlaient dans un tumulte inextricable. Quelques-uns d'entre nous se tournèrent vers l'ennemi pour brûler leurs dernières cartouches ; mais l'obscurité gênait la précision du tir de l'ennemi, heureusement pour nous du reste, car les Allemands avaient réussi à mettre leurs pièces en batterie sur le revers du chemin creux et tiraient à bout portant dans les masses. Dans notre déroute, nous avions entraîné un régiment de ligne qui venait d'arriver sur le terrain ; le colonel et quelques officiers d'état-major essayèrent en vain de se frayer un passage. Leur voix dominait le fracas de la canonnade et les bruits de la déroute ; ils nous suppliaient de leur laisser le chemin libre. A la fin, un officier d'état-major à cheval réussit à se frayer un passage, suivi de trois compagnies formées en sections. On lisait sur la figure de ces hommes l'énergique résolution de vaincre ou de mourir. Quand le bataillon nous eut dépassés, il parut atteindre la colline et descendre vers le chemin creux. J'ai aussi un vague souvenir d'avoir vu, avant de quitter le terrain, les gardes à cheval passer au trot devant nous, se dirigeant vers la ville ; c'était sans doute un effort suprême pour sauver la journée avant d'abandonner le champ de bataille. Dans la confusion, séparé du régiment par la masse des fuyards, notre adjudant essaya vainement de réunir quelques volontaires sur la crête de la colline, mais il fut encore entraîné, lui et ses hommes, au milieu d'une cohue de miliciens, de volontaires et de fourgons abandonnés. Nous fûmes emportés dans cette fuite précipitée, et ne nous arrêtâmes qu'à plus d'un mille du champ de bataille.

Là, dans un espace découvert, l'intrépide adjudant put reformer les restes de nos compagnies. Après nous avoir dit de faire halte, il partit chercher des ordres, et tenta de découvrir où était le reste de notre brigade. De l'endroit où nous étions, qui formait contrefort du plateau principal, nos yeux plongeaient à travers le crépuscule jusqu'au champ de carnage qui s'étendait à nos pieds. La canonnade continuait toujours ; nous distinguions la lueur des bouches à feu des deux côtés. De temps à autres un obus perdu venait siffler et éclater auprès de nous, mais nous étions déjà trop loin pour entendre la fusillade. Cette halte nous permit de penser à ce qui s'était passé. A une longue journée d'attente avait succédé l'excitation de la bataille, et nous n'avions guère eu le temps d'envisager notre situation ; lorsque chaque minute était peut-être la dernière de notre vie, nous ne songions guère à nos voisins ; et lorsqu'un homme armé d'un fusil est là en face de vous et qu'il veut votre vie, on n'a pas le loisir de se demander quel est l'agresseur, ni si on se bat pour son pays et son foyer. Je pense que toutes les batailles une fois commencées se ressemblent, du moins quant aux sentiments qui animent les combattants. Mais maintenant nous avons le temps de réfléchir, et sans toutefois deviner jusqu'à quel point la journée nous avait été funeste, une vague inquiétude s'emparait de nos âmes. Nous commencions à entrevoir ce que la perte de cette bataille pouvait amener des conséquences désastreuses pour notre chère patrie. Puis nous ignorions quels étaient ceux de nos camarades qui étaient morts ou blessés. La réaction succédant à l'excitation et à la fatigue, je m'aperçus pour la première fois qu'outre le coup de baïonnette que j'avais reçu à la jambe, une balle m'avait traversé le bras gauche un peu au-dessous de l'épaule, mais sans toucher l'os. Je me rappelai effectivement avoir senti comme une commotion au moment où nous quittions la route, et je ne sentais ma blessure qu'à l'instant même ; le sang ne coulait plus et ma chemise était restée collée à la plaie.

(A continuer.)



## BIBLIOGRAPHIE

---

*Annuaire de Ville-Marie.* — M. Huguet Latour, voudra bien nous pardonner notre silence involontaire, sur son œuvre favorite, dont il est toujours temps de le féliciter, car nous le connaissons pour être d'une patience à toute épreuve. On sait que M. Huguet Latour a attaché son nom à l'histoire de Ville-Marie, dont la *Revue* a rendu compte dans le temps. Aujourd'hui, il ajoute des suppléments pour compléter son œuvre qui embrasse toutes les institutions de Montréal. Nous avons parcouru ces suppléments, nous souhaitons qu'ils trouvent des lecteurs, car les matières qu'ils renferment peuvent être d'une grande valeur à ceux qui s'occupent d'études historiques et d'archéologie canadienne. L'ouvrage est en vente chez les principaux libraires, moyennant 20 centins par copie supplémentaire.

---

*Annuaire de l'Université Laval de Québec pour l'année académique 1872-73*

Cet Annuaire nous fait connaître le personnel de l'Université, le nom des diverses facultés, la liste des étudiants, celle des gradués, outre les collèges et les grands séminaires affiliés, avec le cours des facultés durant l'année 1872-73. On y trouve encore l'historique de l'Université, l'organisation de l'enseignement, avec la liste des officiers, professeurs et élèves du grand et petit séminaire de Québec. M. le Secrétaire voudra bien accepter nos meilleurs remerciements pour l'envoi de cet utile annuaire, dont la série sera toujours très intéressante à consulter.

L. W. TESSIER.